

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
  
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 118 — Samedi, 17 juillet 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



LE COMTE DE PARIS



LE PRINCE JÉROME NAPOLÉON



LE PRINCE VICTOR NAPOLÉON

L'EXPULSION DES PRINCES

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 17 juillet 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : En Vedette, par Paul Deroulède. — Cinq minutes, s'il vous plaît, par Ninette. — Nos illustrations. — Une chasse à l'éléphant. — L'art de bien vivre. — Causerie scientifique. — Un sentiment, par O Revoir. — Les mangeurs d'hommes. — Récréations de la famille. — Choses et autres. — Feuilleton : Les deux Sœurs, (suite).

GRAVURES : L'expulsion des princes : Le comte de Paris ; Le prince Jérôme Napoléon ; Le prince Victor Napoléon. — Angleterre : Le château du marquis de Lansdowne, gouverneur-général du Canada. — Le marquis de Lansdowne. — Les animaux sauvages. — Portrait de Poundmaker, décédé. — Gravure du feuilleton. — Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. Victor Côté, n° 42, rue O'Connell, faubourg Saint-Jean, Québec, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00. M. Alfred Wellard, 2391, rue Notre-Dame, Montréal, a gagné \$25.00 ; M. Joseph Longpré, 246, rue Aqueduc, Montréal, \$10.00, et M. A. Bernard, 1143, rue St-Jacques, Montréal, \$5.00 ; M. Joseph Masse, de Saint-Lin, \$4.00.

La liste complète des réclamants sera publiée la semaine prochaine.



## ENTRE-NOUS

ENCORE une victime de la malheureuse campagne du Nord-Ouest, campagne suscitée par la plus déplorable administration qui fut jamais.

Ce n'est qu'un sauvage de moins, entendais-je dire hier. C'est vrai, ce n'est qu'un sauvage disparu, mais c'était un homme de cœur et au caractère droit, il aimait son pays, il a revendiqué ses droits les armes à la main et est tombé victime de son courage.

Avait-il raison au point de vue légal ? je ne sais, et du reste ce n'est pas ici le lieu convenable pour discuter cette question.

Le blâme qui l'osera ou le voudra, je ne puis le faire.

Poundmaker était un des chefs les plus remarquables de la tribu des Cris. Il était brave au feu, adroit à la chasse et sage dans le conseil. Il avait une éloquence entraînant, et quand il se levait pour faire un de ces discours imaginés qui distinguent les orateurs sauvages, tous se taisaient et restaient attentifs.

\*\* On sait quelle part prit Poundmaker à la rébellion, on n'ignore pas non plus que c'est grâce à lui si le petit corps de troupes que commandait le colonel Otter n'a pas été exterminé.

Les hasards de la guerre ayant été contre les révoltés, il se décida à se rendre à Battleford, le 26 mai de l'année dernière, au général Middleton.

Après un long procès, ce brave ennemi fut condamné à trois ans d'emprisonnement au pénitencier de la Montagne de Pierre.

Il adressa la parole aux jurés d'un ton mâle et fier, et termina en leur disant :

" Je ne puis plus rien, faites de moi ce que vous voudrez, vous ne me retiendrez plus longtemps, je sens bien que la mort n'est pas loin. Ne pouvant vivre libre, je préfère mourir. "

Et quand il entendit la sentence du juge, il ne put s'empêcher de dire encore : " Pendez-moi plutôt que de m'enfermer ! "

Pauvre fils des bois, enfant de la prairie où l'on vit libre et indépendant, on comprend que pour lui, être privé de sa liberté, c'était être condamné à un supplice lent et cruel.

On lui accorda sa grâce il y a quelques mois, mais le mal était fait, la mort l'avait déjà touché de sa faux, et il vient de s'éteindre, triste et morne, en rêvant aux grands bois.

\*\* Chaque jour nous enlève une illusion ; je viens d'en perdre une avec laquelle je comptais cependant bien vivre longtemps.

Je me figurais qu'un individu obtenant des marchandises, en faisant croire qu'il jouit de certains moyens, était un filou.

C'est une erreur que viennent de rectifier les tribunaux et si je vous signale ce fait qui s'est passé à Paris, c'est qu'il intéresse autant les commerçants du Canada que ceux de France et aussi à cause de la singularité du raisonnement tenu par des hommes que l'on considère comme des autorités légales de la plus haute valeur.

Un individu ayant équipage, se présente avec aplomb dans un magasin, il choisit des marchandises, donne son adresse et part.

Quand le commis se présente chez lui, ne trouvant pas le client, il livre les achats et quelques jours après, il revient pour toucher le montant de sa facture. L'acheteur n'est jamais chez lui et bientôt le trop confiant commerçant s'aperçoit qu'il a été victime d'un filou et il le poursuit devant les tribunaux.

\*\* Comme ce genre de filouterie n'est pas employé seulement à Paris, et que nombre de maisons de commerce de Montréal et de Québec ont parfois aussi affaire à des chevaliers d'industrie du même acabit, il est bon, je le répète, de se bien mettre en tête le raisonnement tenu par messieurs les juges.

La Cour de Cassation a jugé que le fait de se présenter chez des fournisseurs, élégamment vêtu et en prenant l'attitude d'un homme riche afin de faire croire à une solvabilité qui n'existe pas, ne constitue pas un acte frauduleux tel que voulu par la loi. Cette attitude ne crée qu'une attitude trompeuse, il est vrai, mais impuissante, aussi bien que le mensonge à constituer une manœuvre dans le sens légal de ce mot.

Si la mise élégante d'un individu et sa voiture peuvent abuser des fournisseurs, il faut prouver que ces moyens ont été employés spécialement dans le but de tromper les marchands chez lesquels il se présente.

Ainsi les commerçants sont fixés, c'est à eux maintenant à se défier des gens trop bien mis et roulant carrosse.

\*\* LE MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui une splendide gravure, la vue du château de lord Lansdowne, gouverneur-général du Canada.

Comme on peut en juger, c'est un des palais les plus beaux que l'on puisse rêver, c'est un de ces châteaux que l'on croirait bâtis par des fées.

Le marquis de Lansdowne est, comme on le sait, un des grands seigneurs les plus riches de l'empire britannique.

\*\* L'événement politique le plus important du moment est le renouvellement de la Chambre des Communes en Angleterre.

Les élections n'ont pas été favorables à Gladstone. On s'y attendait.

Ce résultat n'est cependant pas fait pour assurer la tranquillité dans l'empire, et si le parti qui va arriver au pouvoir, au lieu de prendre des moyens pour pacifier l'Irlande, adopte une politique à poigne, on se demande ce qui en résultera.

Les esprits sont aussi montés que possible et il se pourrait très bien que les bravades des Orangis-

tes finissent par causer chez les catholiques une irritation qui pourrait se traduire par un soulèvement.

Il y a quelques jours à peine, huit mille orangistes ont paradié à Glasgow et ont résolu de s'armer pour résister jusqu'à la mort à la séparation de l'Angleterre et de l'Irlande.

De tous côtés, ils relèvent la tête et les excès qu'ils commettent partout révoltent tous les honnêtes gens.

Un conflit est inévitable et autant en finir de suite, que d'attendre toujours une échéance dont la date peut arriver d'un moment à l'autre.

\*\* Le 12 juillet, s'est passé sans troubles dans la province de Québec où les Orangistes, se souvenant de la leçon qu'ils ont reçue il y a quelques années à Montréal, ont reconnu qu'il était plus prudent pour eux de ne pas bouger.

Il n'en a pas été de même dans la province d'Ontario. Se sentant en majorité, ils ont fait des processions en différents lieux et bien entendu se sont donnés le plaisir de faire des discours où les catholiques n'étaient pas ménagés.

Tant qu'ils s'en tiendront aux paroles, ce ne sera qu'à demi-mal, mais néanmoins, c'est un jeu dangereux et qui pourrait bien finir mal.

\*\* Nous commençons à constater les excellents résultats que dût produire la visite de la délégation française que nous avons eue l'année dernière.

Plusieurs Français de haute position et possédant des capitaux sont venus au Canada depuis quelques mois et paraissent enchantés du pays.

Ce n'est cependant pas un voyage de plaisir qu'ils font, car ils ont l'intention de s'établir, et cette intention est confirmée par un commencement d'exécution. Trois ou quatre d'entre eux ont acquis des terrains et d'autres ont pris des engagements pour y établir des manufactures.

C'est ainsi qu'à Saint-Jérôme, une fabrique de produits chimiques doit être établie, cet hiver, par deux Français, MM. Lefebvre et Paris, ingénieurs de Paris.

Les Français commencent à comprendre que le Canada leur offre un champ inépuisable à exploiter, et que leurs capitaux leur rapporteront plus ici qu'en France.

\*\* Tous ceux qui suivent les rapports des cours de justice sont frappés avec raison du nombre toujours croissant des plaintes faites par des femmes qui accusent leurs maris de leur refuser les choses nécessaires à la vie.

La cause principale de cet état de chose est l'ivrognerie, toujours l'ivrognerie, qui fait tous les jours de plus grands progrès.

Il ne se passe pas de jour où de pauvres femmes, mères de famille pour la plupart, viennent en pleurant dire aux magistrats qu'elles sont réduites à la plus grande misère, souvent même elles sont sans vêtements convenables et sans pain, pendant que leurs maris boivent et ne travaillent que pour satisfaire l'ignoble passion qui les ronge.

\*\* Les citadins se dirigent en foule aux places d'eau. Le temps est venu de s'éloigner du bruit de la ville et d'aller respirer le bon air de la campagne. Il n'y a que l'embarras du choix, toutes les campagnes échelonnées sur les rives de notre grand fleuve, de Montréal à Québec, sont autant de stations balnéaires toutes aussi charmantes, toutes aussi agréables. Pour ne mentionner que quelques-unes de ces localités situées à peu de distance de Montréal, je citerai Ste-Rose, Laprairie, Longueuil, Lachine, St-Léon, etc.

Je ne parlerai pas, naturellement, de la Malbaie, de Cacouna et autres endroits exclusivement réservés aux touristes. Toutes ces localités se sont vues envahies par des centaines de visiteurs, avec enfants, bagages, etc.

Les passe-temps les plus favorisés sont la pêche, la chasse, les bains, le canotage et mille autres plaisirs plus ou moins champêtre. Le soir l'on organise quelques sauteries, et comme on est venu à la campagne pour se reposer, on prend tous les moyens possibles pour mieux se fatiguer.

C'est la vieille coutume. LÉON LEDIEU.



## EN VEDETTE

## I

Révant de conquête ou de délivrance,  
Hulan d'Allemagne et chasseur de France  
Suivent tous les deux chacun son espoir.  
En vain les jours fuient, en vain le temps passe,  
Rien n'a pu lasser cet espoir tenace  
Ni du chasseur bleu, ni du hulan noir.

## II

Tout droits sur leur selle et dressant la tête,  
Ils sont là tous deux, tous deux en vedette,  
Mousqueton au poing, lance à l'étrier.  
L'un dit : "J'ai goûté la gloire et je l'aime !"  
Et l'autre : "J'ai, moi, fidèle à moi-même,  
Un coin de Patrie à rapatrier."

## III

Ainsi s'observant, se guettant sans cesse,  
Consumant sans fruit leur fleur de jeunesse.  
Les deux cavaliers s'attendent encor ;  
Et, pour n'avoir pas vidé leurs querelles,  
Les deux nations font peser sur elles  
Une lourde paix pire que la mort.

## IV

O le peuple heureux : O les jours prospères,  
Où les fils, vengeurs des hontes des pères,  
Fixent d'un œil calme un ciel éclairci !  
Où tout est en joie, où rien n'est en peine ;  
Où l'indépendance ignore la haine...  
C'est là le bonheur ! et l'honneur aussi !

## V

A quand le combat ? Pour qui la victoire ?  
Eclair de malheur ou rayon de gloire,  
Qui te tirera, premier coup de feu ?  
L'Europe en vain cherche à percer ces ombres  
Et ses regards vont, anxieux et sombres,  
De ce hulan noir à ce chasseur bleu.

PAUL DÉROULEDE.

## CINQ MINUTES, S'IL VOUS PLAÎT



HUT ! chut !...

C'est Ninette qui vous revient, mais sur  
la pointe des pieds, cette fois.

Oh ! oh ! comme il est mal de venir  
parler aux lectrices du MONDE ILLUSTRÉ !

Je ne savais pas.

Si seulement vous aviez entendu la verte se-  
monce que m'a faite ma mère ; si seulement vous  
aviez senti braquer sur vous pendant une minute  
les foudroyants regards des beaux-frères et de leurs  
très dignes épouses... Et le gaillard de six pieds  
deux pouces, s'il vous plaît ?...

Ah ! lui n'a cru devoir rien faire de mieux que  
de s'abstenir de sa partie trois jours consécutifs et  
de m'arriver ensuite tout mari... bien davantage  
que je l'étais. Pour comble : *monsieur, madame* ou  
*mademoiselle Angéline* veut bien accoler à mon nom  
le joli qualificatif : *légère*.

Et tout cela pour un bout de confiance que je  
n'ai pu garder. Je vous demande un peu...

Je serai si grave aujourd'hui, que je *défaçonnerai*  
tout mon monde, et vous serez bien forcés d'avouer  
que Ninette n'est ni aussi naïve, ni aussi légère,  
ni aussi... qu'elle vous a paru de prime-abord.

Je juche sur mon nez les yeux de verre que ma  
vieille mère croit devoir s'ajuster dans les circon-  
stances solennelles, et j'entame la conversation en  
vous parlant d'une fête de cœur à laquelle j'ai eu  
le bonheur d'assister, d'une de ces fêtes qui laissent  
après elles un souvenir impérissable.

Accordez-moi un tout petit cinq minutes d'at-  
tention. Y êtes-vous ?...

\*.\*

M. le Rédacteur a dit un gracieux mot, dans un  
numéro précédent, touchant le *conventum* des an-  
ciennes élèves de l'Académie de madame Mar-  
chand. Pour le bénéfice de ceux qui se vantent  
me connaître déjà, j'ajouterai que j'ai fait mon  
éducation chez madame Marchand — institution  
qui a gardé une large part de mon cœur.

J'ai donc répondu avec empressement à l'appel

fait par la circulaire lancée à cette occasion, et bien  
avant tout le monde, samedi, 26 juin, je prenais  
place dans la vaste salle du Plateau.

Vite, d'autres arrivèrent aussi ; et le temps de  
le dire, nous nous trouvâmes tout un nombre  
d'anciennes compagnes réunies, compagnes, jeunes  
filles que la Providence ou le hasard a jetées, per-  
dues çà et là, dans la cohue humaine.

—Étrange, me disait hier encore une amie,  
membre du comité, tandis que de Sorel, des États-  
Unis, d'autres villes, encore, des campagnes d'a-  
alentour nous sont venues des figures toutes joy-  
euses ou des lettres toutes chaudes de souvenirs  
bien conservés ; ici, à la ville, à deux pas de notre  
*Alma Mater*, il est des personnes qui n'ont ré-  
pondu, en aucune manière, à la circulaire adressée  
ou à l'invitation envoyée à quelques rares excep-  
tions.

—Étrange vraiment, répliquai-je. Apparemment  
*tous les cœurs ne sont pas faits les mêmes*.

Oh ! comme il fait bon de se revoir, après une sé-  
paration plus ou moins longue, comme des enfants  
d'une même famille auprès de leur mère ! Comme  
il fait bon de saisir des traits demi-oubliés, de serrer  
des mains demi-froidies ! Comme il fait bon de  
renouer de premières affections, comme il fait bon  
de se sentir protéger quelques instants par la noble  
bannière qui a abrité nos premiers jeux, nos pre-  
mières pensées !

De chaudes poignées de mains, des flots de  
bonnes paroles, des sujets de conversation ébau-  
chés, coupés court par d'autres sujets, des riens du  
tout, des francs éclats de rire comme ceux d'autre-  
fois, puis une musique rétablit le silence et ouvrit  
le programme. Récitations, chant, musique tour-à-  
tour ; d'anciennes élèves s'étaient jointes aux élèves  
actuelles, et la fête ne pouvait être plus belle.

Comme bouquet de la fin, il nous fut donné  
d'assister à la distribution des prix de notre chère  
Académie. Comme elle s'est conservée ! Comme  
elle a grandi, comme elle a prospéré !

La voix d'une ancienne élève commença la lec-  
ture du Palmorès, —cette même voix qui, en des  
années plus éloignées, avait fait rire ou pleurer  
beaucoup d'entre-nous, regretter ou désirer aussi.

Une gaie voisine, qui sut toujours mieux s'amu-  
ser en classe que travailler, me fit remarquer qu'elle  
aurait remporté de son temps la médaille du gou-  
verneur-général, remise depuis deux ans à l'élève  
première de l'institution, si alors Son Excellence  
eût porté les yeux sur l'Académie de madame Mar-  
chand. Je me permis l'énoncé d'un doute.

Que de réminiscences intimes ! Que d'impres-  
sions, que de souvenirs jaillirent en ces quelques  
instants !

Enigme que ce cœur qui s'oublie à redevenir  
enfant, à sentir battre en lui les mêmes sentiments  
d'heures trop vite sonnées, alors qu'il était heu-  
reux, heureux sans crainte, sans regret, sans  
désir...

\*.\*

Une autre surprise nous attendait encore à la  
sortie. Dans le vaste parloir de l'Académie du  
Plateau on avait exposé les différents ouvrages  
faits par les élèves de l'Académie de madame  
Marchand durant le cours de l'année. Quel gra-  
cieux coup-d'œil ! quel délicieux pêle-mêle !

Dessins au crayon, peintures à l'huile, peintures  
sur verre, cuivre, bois, porcelaine, etc, etc.

Et de nous demander, avec une juste hésitation,  
lequel il fallait plutôt admirer : ou du brillant  
talent de la jeune maîtresse de dessin, se livrant à  
l'enseignement avec toute la fièvre de son art, ou  
de l'attention des élèves qui, répondant si bien à  
ce qu'on attendait d'elles, ont donné à leurs ta-  
bleaux tant d'animation, tant de vie ?

A l'une et aux autres, nous avons également  
pressé la main, toutes, nous, anciennes élèves,  
fières et heureuses d'appartenir à une institution  
qui s'avance si rapidement vers la science et le  
progrès.

Pardonnez, je ne veux pas faire de la réclame et  
sonner la grosse caisse en faveur de l'Académie de  
madame Marchand. Certes ! elle n'a nullement  
besoin de ma maigre éloquence. Patronnée par le  
clergé, avec le haut encouragement qu'elle reçoit  
du public en général, elle saura toujours soutenir  
sa position et donner aux jeunes filles l'instruction  
solide et forte qu'exigent le devoir et la société.

Sur ce, Ninette vous salue. Ses lunettes sont  
trop fortes et trop lourdes : elles fatiguent sa vue  
et écrasent son nez, puis —avouez-le—le ton grave  
lui sied mal.

A bientôt !

NINETTE.

## NOS GRAVURES

LOUIS-PHILIPPE-ALBERT D'ORLÉANS

**N**ous publions aujourd'hui les portraits des préten-  
dants au trône de France, dont la Chambre a  
voté l'expulsion.

Louis-Philippe-Albert d'Orléans est né le 24  
août 1838 et a épousé, le 31 mai 1864, sa cousine  
germaine, Marie-Isabelle-Françoise d'Assises,  
née le 21 septembre 1847, fille du duc de Montpensier.

De ce mariage sont nés six enfants, deux fils et quatre  
filles.

Le comte de Paris eut pour professeur M. Adolphe  
Régnier de l'Institut, qui, après la révolution de 1848, sui-  
vit son élève en exil. Il fut élevé dans la petite ville alle-  
mande d'Eisenach, où résidait sa mère. Plus tard, il alla se  
fixer en Angleterre, puis voyagea en Orient avec son frère,  
le duc de Chartres, et, à son retour, la guerre de Sécession  
ayant éclaté, il partit pour l'Amérique du Nord en 1861,  
entra dans les troupes fédérales comme capitaine d'état-  
major et aide de camp du général MacClellan, qui com-  
mandait l'armée du Potomac.

En compagnie de son frère, il passa l'hiver près du géné-  
ral occupé à organiser ses forces, puis fit avec lui la cam-  
pagne de 1862 contre Richmond, et assista à quelques  
affaires.

On a fait assez justement observer à ce propos que le  
comte de Paris, en prenant parti pour l'Amérique du Nord,  
a fait une campagne tout à fait antifranaise, puisque c'est  
dans l'Amérique du Sud qu'on trouve et des nationaux et  
des sympathies.

Ce prince a publié dans la *Revue des Deux Mondes*, sous  
différents pseudonymes, des articles qui, à cause de la per-  
sonnalité de leur auteur, ont fait quelque bruit. Quant à  
son livre sur les associations ouvrières en Angleterre, il ne  
contient rien qui puisse attirer l'attention.

Rentré en France après l'abrogation des lois d'exil, le  
comte de Paris se tint d'abord à l'écart, mais lors des ten-  
tatives de fusion entre les deux branches de la maison de  
Bourbon, sa visite à Frohsdorff, en 1873, eut un grand  
retentissement ; elle consacrait en effet l'abandon des pré-  
tentions de la branche cadette en faveur du chef légitime de  
la dynastie.

Depuis cette époque, il avait vécu dans un effacement au  
moins apparent, tantôt à Paris chez la duchesse de Galliera,  
tantôt à son château d'Eu. Les débats parlementaires nous  
ont appris comment il était sorti de sa réserve, au point de  
faire croire à la majorité de la Chambre que son expulsion  
était devenue nécessaire.

## LE PRINCE NAPOLEON

Joseph-Charles-Paul Bonaparte, né en 1822, à Trieste, est  
le second fils de l'ex-roi Jérôme et de la princesse Frédéri-  
que de Wurtemberg.

Après une jeunesse errante il demanda à Louis-Philippe,  
en 1845, l'autorisation de visiter Paris sous le nom de comte  
de Montfort ; mais ses intrigues ne tardèrent pas à sembler  
suspectes au gouvernement, qui le fit *expulser* sans autre  
forme de procès.

En 1848, il se mit à la disposition du gouvernement pro-  
visoire et fit mine de se rallier à la République. Il fut en  
effet élu comme républicain à la Constituante, dans le  
département de la Corse.

Après être rentré un moment dans la vie privée à l'épo-  
que du coup d'Etat de 1851, ce démocrate intransigeant ne  
tarda pas à accepter de son cousin, en 1852, les insignes de  
grand-croix de la Légion d'honneur et, sans avoir encore  
servi, le grade de général de division.

Il alla en Crimée. Ses qualités militaires ont été fort  
diversement contestées.

En 1855, il se fit nommer président de la Commission  
de l'Exposition universelle, devint ministre de l'Algérie et  
des colonies, et épousa la princesse Clotilde, fille du roi  
Victor-Emmanuel.

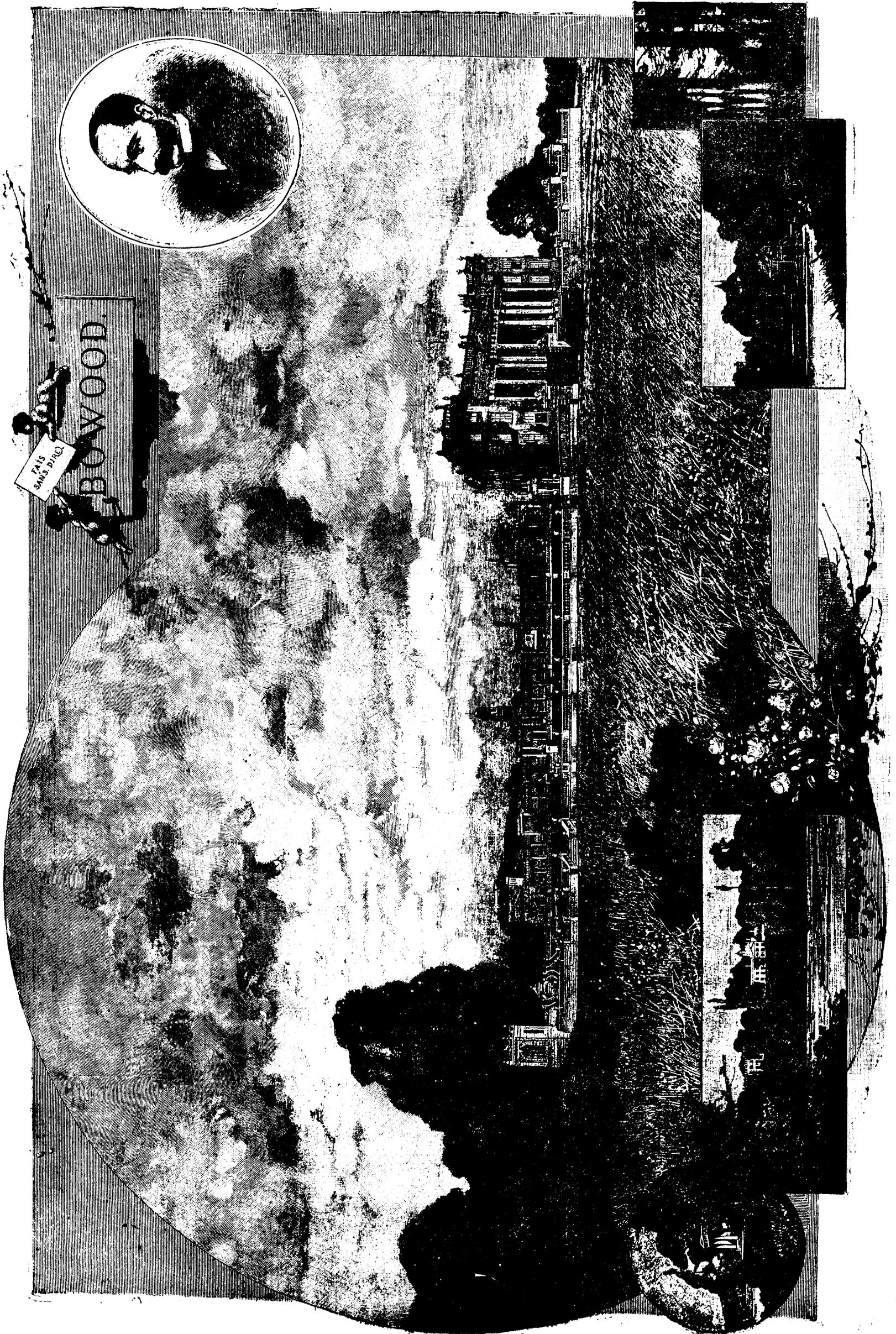
Au Sénat impérial le prince Napoléon joua comme ora-  
teur un certain rôle, mais il ne tarda pas à attaquer vio-  
lemment le pouvoir personnel, ce qui lui valut une disgrâce  
au moins momentanée. Il employa ses loisirs à de nombreux  
voyages sur son yacht à vapeur.

Après la guerre, au cours de la captivité de Napo-  
léon III, les journaux le signalèrent comme l'âme des  
intrigues bonapartistes qui essayaient de se nouer en Alle-  
magne. Sa conduite pendant la guerre fut très sévèrement  
jugée.

Devenu le chef du parti de l'appel au peuple, il fut  
incarcéré en 1872 ; reconduit à la frontière, il essaya, lors  
des tentatives de restauration légitimiste, d'attirer à lui la  
démocratie ; puis, reentré en France, il fut nommé contre  
Rouher en Corse et fit partie, à la Chambre, des 363.

La mort imprévue de l'ex-prince impérial remit le prince  
Napoléon en évidence ; il devint le chef de son parti. Il a  
une fille et deux fils dont l'aîné, le prince Victor, est le  
chef choisi par M. Paul de Cassagnac, qui l'oppose à son  
père.

De là des haines violentes dans la famille et des querelles  
qui ont parfois beaucoup égayé la galerie.

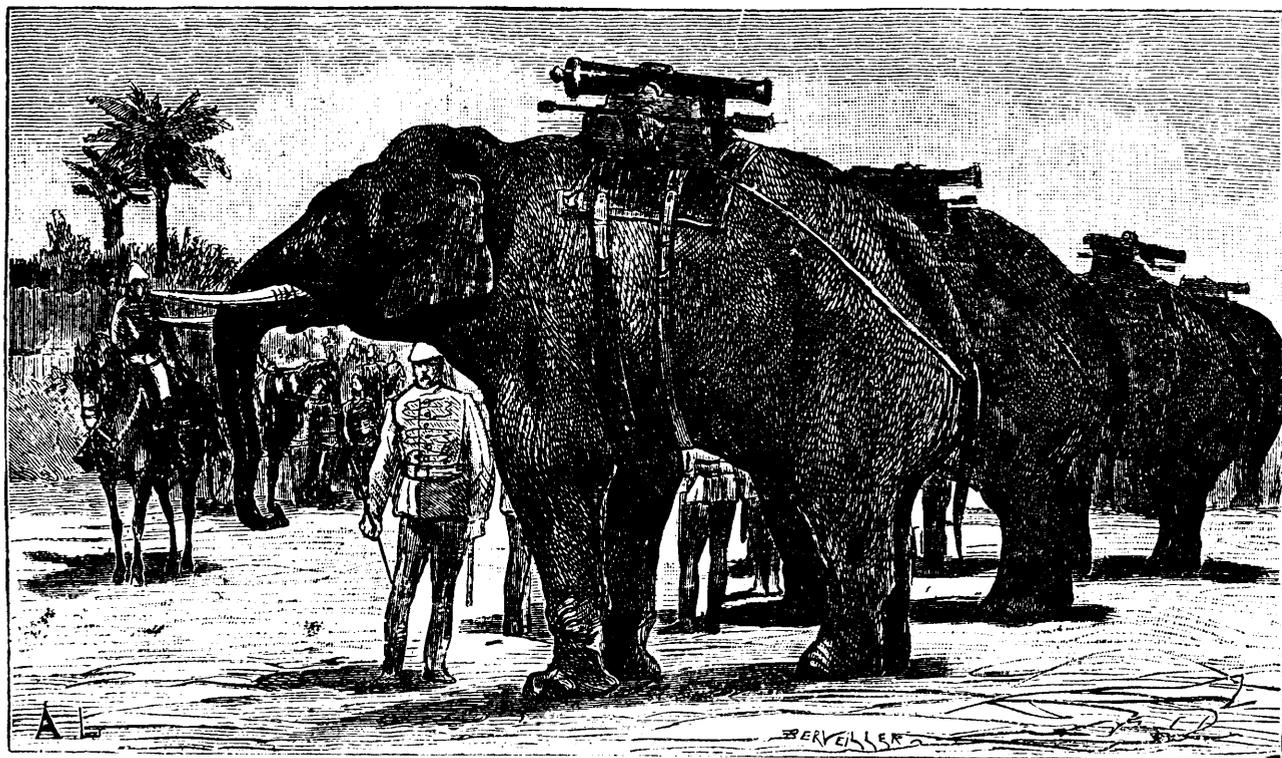


ANGLETERRE. — LE CHATEAU DU MARQUIS DE LANSDOWNE, GOUVERNEUR-GÉNÉRAL DU CANADA

LE MARQUIS DE LANSDOWNE

## LES ANIMAUX SAUVAGES

## UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT



Eléphants domestiques de l'armée anglaise dans l'Inde

1

Ç'ÉTAIT en 1885. Le 12 de mai au matin, mon guide se mit à la besogne. A moins de cinq cents mètres du lieu qu'il avait choisi pour notre campement, se trouvait une vieille fosse de chasse qui lui servit l'année d'avant, et son intention était de la faire servir de nouveau à ses dessein.

Aidé des noirs qu'il avait engagés, il descendit dans la fosse et se mit à la déblayer, ce fut l'affaire de quelques heures de travail pour la rendre de nouveau propre à la chasse que nous étions venus faire.

Cette fosse était située dans un lieu qui n'était point très fréquenté par les éléphants. N'Otooué me l'apprit, et cela ne fit que redoubler la curiosité avec laquelle j'assistai à ces préparatifs.

—A quoi reconnais-tu, fis-je à mon guide, que les éléphants ne fréquentent point cette partie de la forêt ?

—A ce que tous les arbustes y sont intacts, signe qu'ils ne se sont point frayé de passage par là ; les jeunes arbres y sont tellement pressés, du reste, que cela seul est une preuve qu'ils n'y sont pas encore venus pour y chercher leur nourriture.

—A quoi peut te servir alors ta fosse, s'ils n'ont pas l'habitude de fréquenter ces parages ?

—Je saurai bien en attirer quelques-uns ici. Je n'insistai pas, car je vis parfaitement qu'il entrerait dans l'intention de N'Otooué de jouir de ma surprise.

En effet, le soir venu, mon guide m'installa comme la veille sur un banian, qui étendait à quelques pas de la fosse ses puissants rameaux, mais sans mon hamac cette fois. Près de moi se trouvaient sa femme et son jeune fils, ainsi que deux des noirs engagés.

On aurait pu, au cœur de l'arbre, entre les branches maîtresses, installer une table de dix couverts. Nous étions donc parfaitement à notre aise.

Pour augmenter ma sûreté, à tout événement, je m'étais attaché à l'aide d'une forte ceinture de chasse et d'une courroie qui me laissait la liberté de mes mouvements, à une branche secondaire. Je n'avais donc, quoi qu'il pût arriver, aucune crainte de tomber.

La fosse déblayée avait été d'abord garnie de longs bambous, dont les extrémités étaient dissimulées dans la terre, puis de feuilles de palmiers et enfin de légères mottes de terre garnies d'herbe ; c'était à s'y méprendre même pour ceux qui avaient vu confectionner ce chasse-piège.

N'Otooué et les deux autres noirs, à la chute du jour, s'étaient enfoncés sous bois.

Ni la femme du guide, ni les autres indigènes ne parlaient un langage que je pusse comprendre ; il me fut donc impossible d'obtenir aucun éclaircissement sur les suites de notre aventure.

Au bout de quelques heures, pendant lesquelles je cherchai à percevoir et à comprendre les moindres bruits qui me venaient de la forêt, j'entendis tout à coup, dans le lointain, une sorte de cris aigus, comme des éclats de trompette maniée par un joueur inhabile ; puis tout rentra dans le silence.

Cinq minutes après environ, les mêmes cris se firent entendre de nouveau, et il me sembla que, dans le lointain, un éléphant sauvage avait, de sa voix sonore, répondu à cet appel singulier. Même temps d'arrêt, et répétition de la même scène ; mais cette fois je ne me trompai pas, et je distinguai parfaitement le cri des éléphants. Les notes

criardes qui continuaient à les précéder restaient néanmoins inconnues pour moi.

Et ces cris et les rugissements qui leur répondaient s'avançaient sensiblement de notre côté.

Mais bientôt le silence se fit complètement. Je prêtai l'oreille avec avidité à toutes ces péripéties. Dix minutes s'écoulèrent encore sans que le plus petit son traversât l'espace.

Tout à coup, j'entendis comme une sorte de bruissement dans les arbustes qui nous environnaient, et le son criard de trompe qui m'avait tant intrigué retentit au-dessous de l'arbre qui me servait d'abri.

Cette fois je compris : j'ai vu souvent dans l'Inde de jeunes éléphants élevés dans les habitations, et leur cri de détresse, quand ils craignaient d'être battus pour quelque méfait, était trop connu de moi pour que je pusse m'y tromper.

Mais je ne pouvais supposer qu'un jeune éléphant pût seul, la nuit, se diriger de notre côté. Ce fut un trait de lumière, et je pensai immédiatement que c'était là le moyen dont usait N'Otooué pour attirer quelque éléphant du troupeau à sa suite, et le faire tomber dans l'embuscade qui avait été tendue.

Je ne me trompais pas, car ayant poussé le vocal habituel :

Qui est là ?

—C'est nous, répondit immédiatement N'Otooué, mais silence.

Je me le tins pour dit.

Dans le lointain la grande voix d'un éléphant avait de nouveau répondu.

N'Otooué poussa de nouveau son cri, puis il me dit rapidement, en sourdine :

—Ne vous effrayez pas, nous montons dans l'arbre.

Quelques secondes après, en effet, mon guide et ses deux hommes étaient installés près de nous.

Aussitôt les cris perçants du jeune éléphant perdu se firent entendre de nouveau avec une telle perfection, que je compris qu'un animal de la même race pût s'y méprendre à distance ; c'était merveilleux d'imitation.

Je sus, le lendemain, que N'Otooué et les deux noirs qui imitaient ces sons à tour de rôle, se servaient d'une espèce de trompe en roseau qui leur permettait de changer complètement la nature de la voix humaine.

A partir de ce moment, appels imitant ceux du jeune éléphant en détresse et réponses du mâle ou de la femelle envoyé à sa recherche, se succédèrent sans interruption.

—C'est merveilleux, fis-je à N'Otooué à voix basse.

—Ce n'est rien encore, c'est quand l'éléphant qui cherche le petit qu'il croit égaré va être à deux pas de nous, qu'il va falloir redoubler d'adresse.

—Comment cela ?

—Tu ne comprends pas ?

—Je crois entrevoir que tes cris d'imitation devront être plus perfectionnés encore, car il est plus facile de tromper à distance qu'à quelques pas, et il faut absolument que tu amènes l'éléphant dans la fosse.

—Ce n'est pas tout.

—Explique-toi.

—Attends que je donne la réplique ; c'est à mon tour.

En prononçant ces mots, N'Otooué lança ses deux sons de trompe et reprit la conversation.

—Je suis à toi, me dit-il.

—Je t'écoute.

—Quand l'éléphant sera assez près de nous pour que le petit perdu, s'il existait réellement, pût se sentir sur le point d'être délivré, il faudra changer ses cris de détresse en cris de joie, car l'éléphant est très fin, et il ne comprendra pas que le petit continue à geindre à son approche.

—C'est merveilleux, répondis-je.

—N'Otooué est un grand chasseur, répondit le guide en se rengorgeant.

—Et qui sera chargé de pousser ces cris d'allégresse ?

—Moi seul, tu ne trouverais pas deux hommes sur toute la côte capable de tromper ainsi un éléphant... Maintenant, cessons de parler, notre proie approche.

N'Otooué adressa quelques mots rapides aux noirs, et le silence ne fut plus troublé que par les cris d'appel qui continuaient de plus belle et les réponses de l'éléphant.

Je compris que le guide avait donné l'ordre à ses compagnons de se taire, car à partir de ce moment lui seul répondit à l'animal qui s'approchait de plus en plus.

Bientôt nous pûmes entendre le bruit que faisait le colosse en passant à travers les arbustes que son

corps faisait ployer. De temps à autre il s'arrêtait pour briser un jeune arbre qui l'arrêtait dans sa marche ; nous entendions alors le bruit sec qu'il produisait, puis il continuait à se rapprocher de nous.

Chose singulière, chaque fois que N'Otooué poussait son cri, nous n'entendions plus rien pendant quelques secondes, puis la réponse nous arrivait claire et sonore.

Sans doute, avant de continuer sa marche en avant, l'éléphant humait l'air pour distinguer les émanations qui lui arrivaient, mais nous ne risquions point d'exciter sa défiance, notre guide avait eu soin de nous placer à contre-vent.

Nous commençons déjà à pouvoir apprécier, par le bruit de ses pas, la distance qui nous sépareit de l'animal, lorsqu'il sembla s'arrêter.

Deux énergiques cris de détresse restèrent sans réponse.

Nous avait-il étonnés ?

Je n'osai communiquer cette pensée à N'Otooué dans la crainte d'être entendu de celui que nous cherchions à attirer dans le piège.

Je ne saurais dire à quel point ce silence était étonnant.

La nuit était si complète qu'il n'était même pas possible de distinguer la branche d'arbre à laquelle j'étais attaché. C'était une de ces nuits sombres, si sombres, qu'on eût dit que la lumière s'était pour toujours retirée de la terre.

Cela dura deux minutes à peine ; mais ce silence et cette obscurité, aussi complets l'un que l'autre, me donnaient la sensation d'un léthargique se réveillant tout à coup dans un caveau funéraire.

A un moment donné, j'eus comme une sensation de vertige, je me cramponnai après la branche de banian auquel je m'étais attaché, tellement il me sembla que j'allais tomber. Je compris alors combien était bonne la précaution que j'avais prise de m'attacher à l'arbre, sans cela je ne puis répondre de ce qui fût arrivé. Je revins vite à moi, cependant.

Je pensais que N'Otooué allait continuer à amorcer l'éléphant, il n'en fut rien, la lutte d'habileté commençait.

L'adversaire du guide fut vaincu. Ce silence sembla en effet finir par lui peser beaucoup plus qu'à nous, car au bout de quelques instants il sembla donner quelques signes d'inquiétude. Les ronflements très accentués, qui sont chez cet animal des marques évidentes d'inquiétude, ne tardèrent pas à se faire entendre et N'Otooué jugea sans doute que le moment d'intervenir était arrivé, car il fit entendre un cri plus prolongé encore que les autres.

L'éléphant répondit immédiatement par une note plus adoucie, presque comme un appel maternel.

—C'est une femelle, me dit rapidement le guide à voix basse.

—A quoi le reconnais-tu ?

—Aux cris qu'elle vient de proférer, c'est ainsi que l'éléphant appelle ses petits.

Et sans plus attendre, N'Otooué répondit par une série de petits grognements criards, représentant avec une perfection à s'y méprendre ceux que pousse le jeune éléphant à l'approche de sa mère.

A partir de ce moment, ce ne fut plus entre l'éléphant qui s'approchait, et mon guide, qu'un concert des plus tendres.

A chaque cri nouveau, N'Otooué modulait une réponse nouvelle.

C'était réellement un grand artiste parmi les Faus, que ce nègre qui trompait un animal avec les cris propres à sa race.

Le dénouement ne pouvait tarder.

Quand mon guide vit le moment propice, il se mit tout à coup à pousser des hurlements singuliers, comme si le petit animal qu'il représentait eût éprouvé quelque souffrance imprévue.

L'éléphant poussa aussitôt un rugissement menaçant, et nous l'entendîmes s'élançant au secours de celui qu'il devait croire menacé par quelque ennemi inconnu, renversant sous lui tous les obstacles.

Tout à coup, il fit entendre un cri terrible, il venait de tomber dans la fosse.

—Il est pris, fit N'Otooué à haute voix.

Les noirs firent alors retentir la forêt de hurras d'allégresse.

La pauvre bête, que ses bons instincts, son

amour pour les petits de sa race, venait de se faire prendre si piteusement au piège, en entendant ces sons qui lui était inconnus, se mit à mugir tristement.

C'était à fendre l'âme.

Le pauvre gros colosse faisait des efforts extraordinaires, dont les effets arrivaient jusqu'à nous, pour tâcher de sortir de la fosse où il était tombé : peine perdue, le piège qui lui était tendu avait été construit selon toutes les règles de l'art, par un homme qui en faisait son métier, et, seul, il devait renoncer à l'espoir de sortir de cette espèce de silo, où il ne pouvait se mouvoir par défaut d'espace.

Ce qui complète la perfidie de ces engins, c'est qu'ils sont toujours construits, ou mieux, creusés entre deux gros arbres, et dans une situation telle que l'animal ne peut s'écarter, et doit fatalement tomber dans l'embuscade.

N'Otooué n'est point généreux. A peine les cris de triomphe des noirs eurent-ils cessé que, pour narguer sa victime, il se mit de nouveau à pousser les mêmes appels de détresse, qui avaient attiré le pauvre colosse dans ses filets.

Je lui intimai l'ordre de se taire.

Avoir pitié d'un ennemi vaincu à la guerre est une chose qui n'entrera jamais dans le crâne épais d'un africain ; mais montrer quelque générosité pour un pauvre animal qui souffre est une chose qui lui paraîtra suprêmement ridicule, et je fus obligé de réitérer mon ordre pour être obéi.

—Est-ce que Massa a peur de faire pleurer l'éléphant ? me dit le drôle en éclatant de rire.

—Ecoute, maître N'Otooué, lui répondis-je sans perdre mon temps à des discussions oisives, s'il t'arrive de transgresser mes ordres, je te promets demain au point du jour la plus belle volée de coups de bambou que le dos d'un nègre aura jamais reçue.

—C'est bien, Massa, je suis à vos ordres ; vous me payez pour me taire comme pour parler, pour marcher comme pour dormir, et je dois vous obéir.

—Je t'engage à ne plus l'oublier.

—Oui, mais j'engage Massa à ne plus me menacer du rotin. N'Otooué est de la race des chefs, et il ne se laisserait point frapper.

—Allons, je vois que tu tiens à ta correction ; soit, tu l'auras.

—Prenez garde à vous, maître.

—Dix coups de rotin de plus au lever du jour.

—Nous sommes quatre, maître.

—Si les autres s'en mêlent, ils recevront leur part également.

Quelques lecteurs penseront sans doute que j'étais fort imprudent en parlant ainsi ; je leur répondrai simplement que, dans l'intérieur de l'Afrique, le voyageur blanc qui veut se faire respecter de ses guides ne doit pas leur permettre la moindre réflexion sur ses ordres ; le noir doit être constamment tenu dans le respect de celui qu'il conduit et, quand il manque, il doit être rappelé rudement à l'ordre, même par une correction manuelle, sans cela le voyageur est perdu.

LOUIS JACOLLIOT.

(La fin au prochain numéro)

## L'ART DE BIEN VIVRE

**Potage purée de pois.**—Prenez des pois frais assez gros, que vous cuisez à l'eau salée. Mélangez une grosse pincée d'épinards, passez ensuite au tamis après avoir pilé et délayé avec un peu de bouillon. Faites partir en ébullition vingt-cinq minutes. Assaisonnez, ajoutez un peu de sucre et un bon morceau de beurre. Servez avec des croûtons au beurre.

**Soufflé aux amandes.**—Délayez deux grosses cuillères de farine avec du lait froid, remuez sur le feu jusqu'à ce que cela forme bouillie, ajoutez alors la valeur de deux bonnes cuillères d'amandes blanchies et mises en pâte, sucre en poudre ; retirez du feu, ajoutez toujours en remuant quatre ou cinq jaunes d'œufs, puis les blancs battus en neige, beurrez un plat allant au feu, versez dedans et mettez au four environ vingt minutes ; au moment de servir, saupoudrez de sucre vanillé.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

### OU EST LE VENIN DES SERPENTS ?

Le crâne du serpent se distingue de celui de tous les animaux vertébrés par l'extrême mobilité des os qui le composent, et plus particulièrement des os de la mâchoire. Cette disposition permet aux serpents d'ouvrir démesurément la bouche pour y introduire une proie qui nous étonne, chaque fois que nous voyons manger un de ces ophidiens, par sa taille extraordinaire. Les os de la mâchoire supérieure étant séparés des autres os du crâne, le tout paraît désarticulé, d'autant plus que, pour respirer tout en introduisant un volume qui occupe tout le pharynx et le distend, le serpent laisse saillir dans l'angle des deux mâchoires l'ouverture de son larynx afin d'avoir une prise d'air commode. Le maxillaire inférieur *mr* et le supérieur *b* sont armés de dents aiguës en crochet, et chez beaucoup d'espèces l'os palatin est pourvu également d'une armature dentaire. Ces dents-là ne sont pas bien dangereuses,

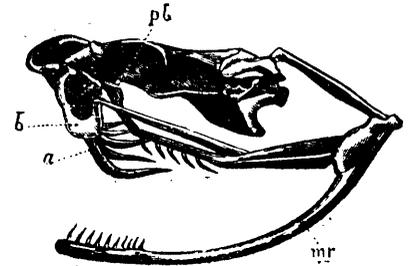


FIG. 1. — Crâne et dentition du crocodile.

et leur morsure est inoffensive ; mais tous les serpents venimeux, et on en fait une grande division à part, sont pourvus à la mâchoire supérieure de crochets *a* en nombre variable suivant les espèces. Ces crochets parcourus ou longés par un canal étroit, sont les dents venimeuses, et déversent dans la plaie de la morsure ce venin terrible qui, chez le cobra, peut, en trois heures de temps, tuer un homme. Ce canal conduit à l'extrémité de la dent le venin élaboré par une glande qui n'est autre qu'une glande salivaire à produit spécial, et qui est située (*c*) vers le milieu de la mâchoire supérieure (fig. 2) ; elle est reliée à la dent par un canal à déversement *b*. Les dents venimeuses se trouvent, chez les espèces les plus redoutables, sur le devant de la mâchoire supérieure, comme le montre notre figure, et leur position même indique déjà que le simple mouvement de haut en bas de cette mâchoire doit implanter profondément ces crochets dans la partie mordue. Un grand nombre d'espèces peuvent redresser leurs crochets, qui sont plus ou moins rentrés au repos. Au moment même où l'animal contracte les muscles qui font mouvoir ses mâchoires, la glande à venin se trouve en quelque sorte comprimée et expulse par là plus facilement son contenu. Les muscles de la mastication, tels

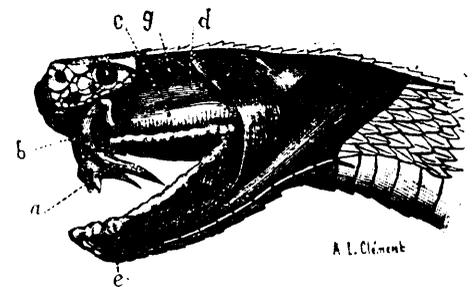


FIG. 2. — Appareil venimeux du crocodile.

que les temporaux antérieur et moyen, qui sont bien indiqués sur notre figure, *d* et *g*, sont très développés chez ces espèces. Une glande salivaire très allongée *e* sécrète une salive gluante destinée à faciliter la déglutition lente d'une proie, parfois énorme.

Ainsi, les dents de ces serpents fonctionnent presque exclusivement comme organes de préhension et non de mastication. On sait qu'on peut priver temporairement les serpents venimeux de leurs terribles armes en arrachant les crochets ; mais au bout d'un certain temps des dents de remplacement auront pris la place et le développement des premières, et cela peut se répéter plusieurs fois de suite.

G. CAPUS.

UN SENTIMENT

**V**ous avez tort, me disait-elle, de vous moquer des femmes qui s'attifent et se bichonnent pour cacher leur laideur. Le devoir de la femme en ce monde est de plaire, et il ne faut pas lui en vouloir de chercher à cacher ses imperfections. La femme laide est bien à plaindre, elle n'est point à sa place ; c'est une paria, c'est une malheureuse damnée ! et, en disant cela elle s'échauffait, ses yeux brillaient comme d'inspiration, sa poitrine se gonflait, le sang lui montait aux pommettes : c'était le désir, l'ardent désir de volupté qui passait par ce marbre aux reflets bronzés, c'était le sentiment de l'être, se dévoilant inconsciemment, sans restreinte ; c'était la nature prise sur le fait, en flagrant délit de puissance.

Elle me quitta et, sous le charme de cette apparition sublime qui m'avait laissé dans une sorte de rêverie douce et d'engourdissement nerveux, je me pris à réfléchir sur ces paroles.

Et j'en suis arrivé à cette conclusion qu'il n'y a de femmes laides que celles qui le veulent bien. La nature féminine si impressionnable, si électrisable, si délicatement sensible, est susceptible de toutes les beautés comme de toutes les laideurs ; la pureté des lignes y est certes pour quelque chose au point de vue plastique, mais ce n'est pas tout, et le reste est d'importance capitale. Aussi me moquerai-je toujours des femmes qui se peinturlurent, si bichonnent, s'ajoutent toutes sortes d'appendices, se parfument, se couvrent d'un couche de vernis plus ou moins malpropre, plus ou moins fort en couleur, sous lequel sont tout à jamais dissimulées les émotions de l'âme et les impressions subites des sens et de l'être qui mettent la beauté sur le visage de la femme la plus laide.

Le plus simple, d'ailleurs, pour nous autres est de faire comme tout le monde maintenant et de nous mettre en grève, de "boycotter" les femmes peintes et les marchands de peinture.

Sur ce, je désire, Madame, que votre bon génie vous préserve des migraines et des chroniques.

O REVOIR.

LE LUXE

**I**l est peu d'habitudes aussi pernicieuses au point de vue du bien-être général que celle du luxe dans la classe pauvre et dans la classe aisée. Il n'y a guère que les gens très riches, — et ils sont rares, surtout en notre pays, — qui puissent, sans nuire à leur position sociale, se permettre le luxe dans la toilette, dans les équipages, dans les habitations. Une ouvrière qui veut s'habiller comme la fille d'un millionnaire, compromet gravement son avenir. Tout ce qu'elle gagne passe pour sa toilette, et au lieu d'aider au soutien de la famille, elle est à charge à ses parents qui ont hâte de s'en débarrasser par un mariage. Or, un jeune homme rangé, économe, qui veut faire honneur à ses affaires, ira-t-il demander la main d'une jeune fille dont la toilette représente la moitié de ses gages de la semaine ?

Il en est de même pour les jeunes gens ; si on voit un ouvrier habillé en dandy, montre et chaîne en or, avec breloques, bagues à tous les doigts, gants de kid, chapeau de soie, souliers vernis, quelle jeune fille sage et prudente qui voudra courir le risque, en l'acceptant pour mari, de n'avoir pour faire marcher la maison, que le reste des gages de monsieur, après que le plus clair en aura été pris pour le superflu ?

Sans compter que ces habitudes de luxe sont presque toujours un signe de vanité outrée, et ont généralement pour compagnon la dissipation, l'oisiveté et le dédain des occupations humbles mais honnêtes. Les cigares, le vin, les voitures, sont des accessoires obligés, et ces vices mignons coûtent cher à nourrir.

Nous ne voulons rien dire contre la propreté, le seul luxe que puissent se permettre ceux qui n'ont pas une fortune à dépenser ; mais on peut être proprement vêtu sans faire d'extravagances ; il suffit, pour cela, d'être soigneux et de ne pas gaspiller.

LES MANGEURS D'HOMMES

**L**e dernier courrier de la Nouvelle-Calédonie a annoncé qu'un forçat libéré, nommé Débatte, avait été tué par les indigènes et... mangé.

On voit, par ce fait, que les Canaques n'ont point abandonné entièrement leurs instincts sanguinaires et qu'ils aiment encore à voir figurer dans leurs festins la chair humaine. Peu aimables voisins pour les colons français les indigènes calédoniens !

Dans un livre qu'il a récemment publié, un ancien fonctionnaire du gouvernement à la Nouvelle-Calédonie dit que "les Canaques, dont le caractère est d'être anthropophages, le sont restés," et il cite cette réponse de l'un d'eux à un missionnaire : "Père, dis que c'est mal de manger de l'homme, mais ne dis pas que ce n'est pas bon ; tu mentiras !"

Un autre, à qui l'on avait reproché sa bigamie, crut rentrer en grâce en dévorant la plus dodue de ses épouses, et il revint en disant : "Mi toupaï popinée, finish kai-kai beaucoup lélé," — ce qui signifie : "J'ai tué ma femme ; je l'ai mangée ; elle était bonne !"

\*.\*

Les savants sont divisés sur la question de l'anthropophagie.

D'après les uns, elle appartient à la fatalité, à des instincts particuliers à certaines races intérieures. Ils sont d'avis qu'à l'origine, tous les peuples ont mangé de la chair humaine, et que ce n'est qu'avec la civilisation qu'ils ont perdu peu à peu leurs goûts sanguinaires. Mais, d'après d'autres savants, l'anthropophagie ne serait pas une coutume inhérente à la nature humaine abandonnée à ses premiers instincts, mais un état de déchéance morale et, souvent, de nécessité ; ils montrent que l'homme est omnivore, c'est-à-dire qu'il lui faut des aliments tirés du règne végétal et du règne animal, et ils ajoutent que là où les plantes alimentaires ne poussent pas, où la chasse n'offre que des ressources tout à fait insuffisantes, le besoin de manger de la viande, exalté jusqu'à la frénésie, a fini par vaincre la répugnance instinctive de l'homme pour la chair de l'homme.

Un voyageur, M. Bory de Saint-Vincent, a écrit :

On assure que chez la race africaine des Jagas, des quartiers d'hommes et de femmes se voient fréquemment exposés en vente, comme de la viande de boucherie.

Le même goût pour la chair humaine a été observé dans les îles de Viti : naguère encore, les habitants de ces îles avaient l'habitude de cuire ouvertement la chair humaine dans des fours communs et de la vendre en public.

Dans un livre récent, — *l'Homme blanc au pays des noirs* — M. Jules Gourdauld s'exprime en ces termes :

En Afrique, les "Niams-Niams," dont le nom signifie "grands mangeurs" sont d'une glotonnerie qui est quelque chose d'imaginable. Ne possédant aucune espèce de bétail, ils ont besoin quand même de se repaître de chair. Qu'ils s'élancent à la chasse ou au combat, leur cri est : "Pouchyo ! pouchyo !" (Viande ! viande !) Beaucoup d'entre eux sont anthropophages : ceux-là déterrent mêmes les morts et tuent les vieillards ainsi que les infirmes pour se tailler leur dîner.

Voisins des Niams-Niams sont les Mombouttons.

Ceux-là se nourrissent de toute espèce de gibier sauvage ; sangliers, buffles, outardes, pintades ; mais ils ajoutent souvent à leur menu un appoint de chair humaine !

\*.\*

Dans certains pays l'anthropophagie a pris une forme religieuse ; ainsi, les habitants de la Nouvelle-Zélande pensent, en mangeant l'œil et le cœur de l'ennemi, lui voler la protection des dieux et, par là, rayer tout à la fois son nom du livre de la vie et s'y inscrire eux-mêmes en double.

Chez les Capanaguas (Amérique du Sud), il n'y a pas d'enterrements ; chaque famille fait rôtir ses morts et les mange. Les Battas de Sumatra vont plus loin : l'anthropophagie chez eux fait partie du système judiciaire ; sont mangés ; 1° ceux qui se rendent coupable d'adultère ; 2° les prisonniers faits dans les guerres ; et 3° ceux qui volent pendant la nuit ; le condamné est lié à un poteau, on lui coupe la tête, et c'est sur le lieu même du supplice que la chair doit être mangée.

Une fois entrée dans les habitudes, l'anthropo-

phagie devait naturellement devenir une des formes monstrueuses du despotisme : chez les cannibales, c'est toujours parmi les pauvres et les faibles que les victimes sont choisies, et ce sont, en général, les chefs, riches, les forts qui ont la meilleure part et qui renoncent le plus difficilement au repas de chair d'homme.

\*.\*

Récemment, des faits exceptionnels ont épouvanté la conscience humaine : des marins naufragés, après avoir subi durant de longs jours les tortures de la faim, ont tué un des leurs et l'ont dévoré.

On est saisi d'horreur ; mais en même temps, on est pris de pitié, car ce ne sont point là des cas de férocité monstrueuse, commis de parti-pris au sein d'une société civilisée : on se trouve en présence de malheureux chez qui la faim et le sentiment de la conservation de la vie ont amené une sorte de folie sanglante.

Puisque je parle de folie, j'ajouterai qu'on a constaté que certains aliénés s'étaient portés à des actes forcenés d'anthropophagie : la médecine légale a recueilli de lamentables pages sur des faits de ce genre.

Pour terminer cette chronique un peu lugubre, je citerai l'anecdote suivante :

Un marin qui revenait de la Nouvelle-Calédonie avoua que, dans un moment d'extrême nécessité, il avait mangé de la chair humaine, et même qu'il n'avait pas trouvé cela mauvais. — "Quelle horreur ! s'écria quelqu'un, de la chair humaine !" "Sans doute, de la chair humaine ! reprit le marin, en avez-vous mangé, vous ?" — "Jamais !" — "Eh bien ! ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas !"

Je crois le mot plus drôle qu'il n'est vrai, — heureusement !

JEAN FROLLO.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 205.—ENIGME

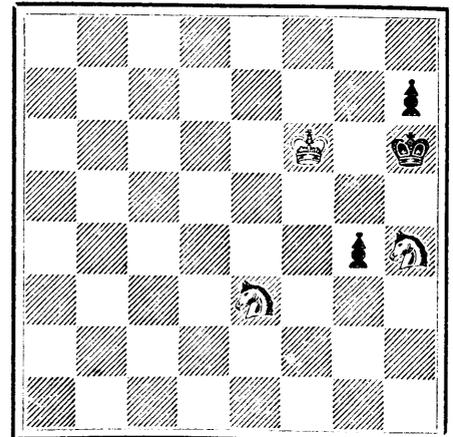
Des choses d'ici bas ôtez la moindre chose,  
La diminution y paraît à l'instant ;  
Mais autrement de moi la nature dispose,  
Car plus vous en ôtez et plus je deviens grand.

No 206.—LOGOGRIPIE

Sur sept pieds, on me parle, on m'écrit, on me lit.  
De là tu peux bien retirer : ce qui se trouve au lit,  
Ou plutôt au berceau ; puis une maladie ;  
Deux pronoms usités ; dans la géométrie ;  
Les messagers du ciel ; endroits marécageux ;  
Bel astre que l'on voit fort souvent dans les cieux ;  
Ce que dans les chevaux le connaisseur estime ;  
Permettez que ce vers me serve ici de rime.

No 207.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—3 pièces



Blancs—3 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

SOLUTIONS :

No 203.—Le mot est : Procès-sion.

No 204.—Les mots sont : Lâche, ose et La chose.

ONT DEVINE :

Mde J. B. E. Bédard, Ottawa ; Melle Eugénie Cinq-Mars, Montréal.



POUNDMAKER, CHEF SAUVAGE, DÉCÉDÉ  
(Voir Entre-Nous)

### SURPRISE DE VOYAGE



—Oh ! moi, ce n'est pas précisément pour affaires que je vais à Paris. Voilà, j'ai été mordu par un chien enragé et je vais me faire traiter par M. Pasteur.

### CHOSSES ET AUTRES

—Il y a 300 sociétés Saint-Jean Baptiste sur le continent américain.

—Page d'album : "Comme des vins, il faut se méfier des hommes politiques trop chargés en couleurs. Les uns et les autres ne sont, la plupart du temps, si colorés, que parce qu'ils sont teints."

—La liste officielle des avocats pratiquant, pour la province de Québec, vient d'être publiée. Il y a 426 avocats dans le district de Montréal, 162 dans celui de Québec 32 à St-François, 30 aux Trois-Rivières, 18 à Arthabaska, et 22 à Bedford ; soit un total de 692 avocats

—Un graveur de Winnipeg, du nom de Si-méon Larondeau, autrefois de St-Hélène de Chester, a eu la patience d'aplanir une pièce de cinq centins et d'y graver avec une exactitude étonnante, d'un côté, tout le *Pater*, et de l'autre, l'*Ave Maria*. C'est un travail qui a exigé une patience considérable et presque incroyable de la part de son auteur. M. Larondeau ne porte jamais d'autres certificats de capacité.

*Proverbe.*— "L'Italien réfléchit avant de faire une sottise, l'Allemand en la faisant, et le Polonais après l'avoir faite." Autre dicton : "Ce que l'Italien invente, le Français le fait, l'Allemand le vend, l'imbécile de Polonais l'achète et le Russe le lui prend de force." En Italie on dit : "L'Espagnol paraît malin et ne l'est pas ; l'Italien paraît malin et l'est ; le Portugais paraît fou et ne l'est pas." On dit encore : "En occupant une île, l'Espagnol bâtit d'abord une église, le Français une caserne, le Hollandais un magasin et l'Anglais un débit de boissons." Encore un Proverbe polonais : "Le serpent trompa Eve en italien, Eve trompa Adam en tchèque. Dieu les maudit en allemand et l'ange les expulsa en hongrois." Pour finir un proverbe tchèque : "L'Allemande est

## REDUCTION EXTRAORDINAIRE POUR LE TEMPS DES VACANCES

— 00 —  
La balance de toutes nos Marchandises d'été seront vendues à sacrifices

## — AU — SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,  
Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,  
A LA BOULE D'OR

13648

## "JOHNSTON'S FLUID BEEF."

### SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

### MONSIEUR HENRI LARIN,

NO 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

faite pour l'étable, la Tchèque pour la cuisine et la Française pour le salon."

*Pronostic.*—Si au coucher de la nouvelle lune sa corne paraît noirâtre, il y aura de la pluie dans le décours ; si c'est sa corne inférieure, il pleuvra avant la pleine lune et si la noirceur se trouve au milieu du croissant, il pleuvra avant la pleine lune. Lorsqu'au lever de la lune, ses cornes paraissent grosses et épaisses, c'est signe d'un violent orage. Si la lune ne se montre que le quatrième jour et que le vent souffle à l'ouest, toute cette lune sera suivie de mauvais temps. Quand la lune, au sixième jour, paraît plus enflammée que de coutume, on doit s'attendre à de fâcheux orages.

Les célèbres "Razoirs Suisses" à 4 ou 6 lames donnent tous jours satisfaction.

Les Cafetières "de Vienne," en Cuivre, sont reconnues comme faisant le meilleur café.

Les Sorbetières "Rapides" faisant la meilleure crème à la glace dans cinq ou dix minutes.

Les Presses à Patates et à Fruits n'ont plus besoin d'être recommandées, de même des SECHOIRS A RIDEAUX brevetés. En vente chez

## L. J. A. SURVEYER

MARCHAND-FERRONNIER,  
1588 — RUE NÔRE-DAME — 1588  
Vis-à-vis le Palais de Justice

### DIGNE D'ENCOURAGEMENT

C'est vraiment extraordinaire l'augmentation des affaires de la maison David Lanthier et la grande réduction des marchandises. Jugez-en par vous-mêmes en faisant une visite chez

DAVID LANTHIER,  
1489, Rue Notre-Dame,  
ENSEIGNE DE LA BOULE VERTE

VICTOR ROY  
ARCHITECTE  
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins, à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine ; Cartes de Visites : 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertisements contracts may be made for it IN NEW YORK.

## LESAGE & AMIOT, Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,  
SOLLICITEURS DE PATENTES

### ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

## RIVET & PICOTTE Fabricants et importateurs de CHAPEAUX ET FOURRURES

88—RUE SAINT-LAURENT—88

MONTREAL

CLODOMIR RIVET PIERRE PICOTTE

## MAG SIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,  
Gérant.

### GALLERIE PHOTOGRAPHIQUE

L. A. LOISELLE & CIE.,  
ARTISTES PHOTOGRAPHES

Coin des rues Ste-Catherine et Saint-André  
Montréal

Entrée de la galerie : No 61, rue St-André

## DR JOS. G. A. GENDREAU, CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, dentiste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désire informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 134, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

DR F. X. SEERS, L.D.S.  
CHIRURGIEN-DENTISTE

NO 387, RUE CRAIG, MONTREAL

Dents extraites sans douleurs, dents plombées en or, argent, etc. Dentiers fait sur commande à court délai.

LE VOLEUR, journal artistique, littéraire et d'actualité, 59e année d'existence. Ce journal, essentiellement destiné à la famille, reproduit les meilleurs romans français parmi ceux qui peuvent être lus par tous, des articles d'actualités sur les hommes marquants contemporains, et sur les événements du jour une chronique spirituelle sur les faits de la semaine, et enfin un article de mode pour les mères de famille. Le *Voleur* paraît toutes les semaines, à Paris, 18, rue de l'ancienne-Comédie.

## J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

## "CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

## CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET,"

LE CIGARE DU JOUR

## NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

## GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

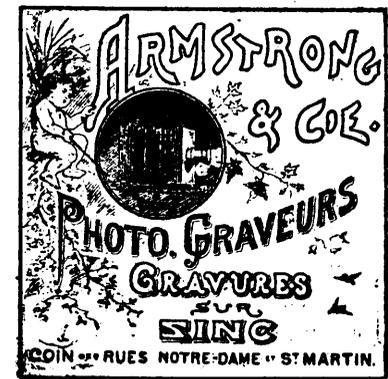
Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Il est strictement défendu de lire ceci. —Moyen efficace de faire fortune.— La santé vaut mieux que les plus grandes richesses.

*Certificat au public.*—D'après l'expérience directe que nous avons déjà des eaux minérales de Saint-Léon, ces eaux sont d'une utilité incontestable pour les maladies suivantes : Dyspepsie, Constipation, Rhumatisme, Paralysie, maladie du Foie et des Rognon. Elles sont aussi un remède infallible pour détourner la Diphtérie, les Fièvres Typhoïdes et la Peste.

S. LACHAPELLE, M. D.  
Rédacteur en chef du Journal d'Hygiène Et membre du bureau santé de la Province.  
E. MASSICOTTE & FRERE,  
Seuls agents pour Montréal,  
217, rue St-Elizabeth.

(Téléphone No. 810 A.)



## AGENTS DEMANDES

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmentent la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 30, Saint-Gabriel, Montréal.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30 Montréal

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 17 juillet 1886

LES  
DEUX SŒURS

DEUXIÈME PARTIE—(Suite)

**D**URTANT, le dernier coup, le plus cruel peut-être, ne leur avait pas encore été porté.

A cette question de madame de Manoïse :

—Avec qui donc Henri s'est-il battu ?

Le comte de Ninville répondit :

—Avec le marquis de Soubreuil.

La baronne recula en jetant un cri affreux.

Jeanne poussa une plainte étouffée, ferma les yeux et s'affaissa sur le parquet où elle resta sans mouvement.

—Ah ! nous sommes donc maudits, maudits ! exclama la baronne, en se jetant sur le cordon d'une sonnette, qu'elle agita violemment.

Le comte releva la jeune fille et la plaça sur une chaise longue.

A l'appel de madame de Manoïse, trois domestiques accoururent.

—Ma fille vient de s'évanouir, leur dit la baronne, il faut la porter dans sa chambre et la mettre sur son lit. Pierre, courez tout de suite chercher le docteur. Je vais sortir, il faut que le médecin reste près de Jeanne jusqu'à mon retour.

Deux femmes emportèrent la jeune fille.

La baronne sanglotait toujours.

—Mon Dieu, dit-elle en pressant son front dans ses mains, il me semble que je vais devenir folle... Ah ! mon pauvre Henri, ma pauvre Jeanne, mes pauvres enfants !...

Elle se précipita dans sa chambre, mit un chapeau, jeta un châle sur ses épaules et rentra dans le salon.

—P a r t o n s, monsieur le comte, dit-elle au jeune homme, conduisez-moi près de mon malheureux enfant.

Et elle ajouta d'un ton navrant :

—Ici ma fille malade, frappée au cœur ; là-bas mon fils frappé au cœur aussi, mort peut-être ; j'abandonne la malade pour courir vers celui qui va mourir !

Il était un peu plus de neuf heures lorsque la malheureuse mère entra dans la chambre où son fils agonisait.

Elle se jeta sur lui et l'embrassa fiévreusement en l'arrosant de ses larmes. Il la reconnut. Aussitôt ses traits s'animèrent et ses yeux eurent un dernier éclat.

—Maxime m'a tué, murmura-t-il, mais je lui pardonne ; comme moi il a subi le charme et a été pris par le vertige... Andréa est coupable et le marquis est à plaindre.

Ces paroles éclairèrent subitement madame de Manoïse et les témoins du duel. Ils comprirent tout.

—Ma mère, reprit Henri au bout d'un instant, je vais bientôt mourir... je n'ai commis qu'une

seule faute dans ma vie... j'en meurs... pardonnez-la moi avant que j'en rende compte à Dieu.

La baronne pleurait à chaudes larmes. Il continua :

—Ma mère, penchez vous afin que je puisse vous embrasser.

Elle lui mit un baiser sur le front. Il lui jeta ses bras autour du cou.

—C'est avec votre pardon, votre bénédiction, ma mère. Merci. Ce baiser pour vous, celui-ci pour Jeanne, pour ma sœur bien-aimée. Ah ! j'aurais bien voulu la voir avant de fermer les yeux pour toujours !

La baronne resta encore quelques minutes penchée sur le mourant. Tout à coup elle vit ses yeux s'ouvrir démesurément et elle sentit un souffle passer sur son front. L'âme de son fils venait de prendre son vol.

Elle poussa un grand cri et tomba à genoux près du lit.

—Il est mort, dit le médecin.

Les deux témoins du duel baissèrent la tête et,

et du docteur étaient remplacés par des étoiles, mais celui d'Andréa la Charmeuse, souvent répété dans le récit, faisait facilement deviner ceux des adversaires.

Après cet éclat, qui fut un scandale et une douleur pour tous les honnêtes gens, Andréa n'eut plus rien à demander à la renommée. Elle avait atteint l'apogée d'une célébrité, qu'elle rêvait probablement aussi tapageuse, mais moins déplorable. Elle était plus que jamais la reine et l'étoile du jour.

Nous n'étonnerons pas nos lecteurs, qui connaissent Paris, en disant qu'on lui écrivit de nombreuses lettres de félicitations et qu'on lui envoya une infinité de cartes de visite, qui s'entassaient chez le concierge de la rue Pasquier.

Il était heureux pour elle qu'elle ne fût pas à Paris et qu'on ignorât le lieu de sa retraite, car tous les désœuvrés, petits crevés, coureurs de boudoirs, auraient voulu la voir et lui rendre hommage.

Quelle que soit sa conduite, une femme jeune et jolie a toujours ses partisans et même ses admirateurs : a l'indignation des uns répond l'enthousiasme des autres. C'est triste, mais cela est et restera ainsi tant que nous n'aurons pas changé nos mœurs, en resserrant les liens de la famille, en élevant le degré moral de l'éducation.

Le baron de Manoïse fut inhumé au Père-Lachaise. Sa mère fit placer sur sa tombe un monument de marbre sur lequel furent gravés seulement son nom et la date de sa mort : 23 avril 1868.

Le violent chagrin de madame de Manoïse s'aggravait encore par les grandes inquiétudes que lui causaient la santé de sa fille.

Elle avait dit au médecin, appelé en toute hâte près de la jeune fille :

—Dieu nous frappe bien cruellement, la mort voudrait-elle donc me ravir mes deux enfants ? Ne me cachez rien, monsieur, dites-moi la vérité. Maintenant, je n'ai plus que ma fille, elle est mon dernier espoir, sa vie est elle menacée ?

A ces paroles, le docteur avait répondu :

—Mademoiselle de Manoïse a reçu un choc terrible, trop violent pour ses forces et son organisation délicate. Toutefois nous parviendrons, je l'espère, à conjurer le danger que vous redoutez. Avec beaucoup de ménagements, de précautions, de soins, grâce à votre affection et à votre tendresse surtout, madame la baronne, nous éviterons une nouvelle catastrophe.

Madame de Manoïse s'était

sentie un peu rassurée. Mais loin de reprendre ses forces et de se rattacher à la vie, la jeune fille allait chaque jour en s'affaiblissant. Elle ne marchait plus, elle se traînait. Sa santé était complètement détruite. N'ayant plus aucun espoir de bonheur, il n'y avait plus de vie en elle. Et puis elle ne se sentait plus le désir de vivre. La main qui avait tué son frère lui avait porté en même temps un coup mortel.

Elle ressemblait à une machine dont tous les ressorts ont été brisés.

Les couleurs de ses joues s'étaient effacées, leur pâleur s'étendait jusque sur ses lèvres ; ses yeux éteints n'avaient plus de regard. Elle était comme la fleur qui s'étirole et va mourir parce qu'il lui manque un rayon de soleil. Jeanne offrait l'image de la tristesse, de la souffrance, de la douleur.

Quand, au bout de quelque temps, madame de



Au revoir, mes victimes. au revoir. Je reviendrai souvent pleurer auprès de vous !—(Page 51, col. 2)

derrière la mère, se mirent à genoux devant le cadavre de leur ami.

## XIX

Le lendemain, dans la matinée, le corps du baron fut ramené à Paris, à l'hôtel de Manoïse.

Dès la veille, le parquet de la Seine avait été informé de ce qui s'était passé à Saint-Germain, et à l'heure où le corps rentrait à Paris, les témoins du duel étaient invités à se présenter devant un magistrat. On appelait également le marquis de Soubreuil, mais il avait quitté Paris dans la nuit.

Ce duel, qui avait eu pour résultat terrible la mort d'un des deux adversaires, causa une vive émotion à Saint-Germain et fit grand bruit à Paris.

Tous les journaux le racontèrent dans un entre-filet. Les noms des deux champions, des témoins

Manoise fut convaincue que le mal faisait des progrès rapides et qu'elle était impuissante pour l'arrêter, elle sentit renaître plus vives toutes ses appréhensions et les plus cruelles angoisses envahirent son cœur.

Un jour, elle dit à sa chère désolée :

— Jeanne, mon enfant, tu ne ne veux donc pas te consoler ?

— Pour cela, maman, répondit la jeune fille d'un ton douloureux, il me faudrait oublier, et je ne peux pas.

— Jeanne, si tu ne prends pas sur toi de te résigner, de surmonter ton chagrin, tu peux mourir !

L'enfant la regarda avec une expression indéfinissable et répondit :

— Là-haut, avec les anges, les morts sont heureux !

La pauvre mère se sentit frissonner jusque dans la moëlle des os.

Et elle courut s'enfermer dans sa chambre pour que Jeanne ne vit point ses larmes.

— Ah ! s'écria-t-elle avec désespoir, qu'elles soient à jamais maudites, ces femmes flétries, sans cœur, sans âme et sans honte, ces monstres humains, qui font de nos enfants des victimes ! Que leur importent, à ces misérables créatures, les douleurs et les larmes d'une mère ! Elles causent la ruine, le malheur et souvent le déshonneur des familles, et l'on ne peut rien contre elles. Pourtant, ce sont des crimes, cela... Si la justice des hommes les laisse impunies, il faut que le châtement que Dieu leur réserve soit terrible ! Un de ces démons, une de ces infâmes s'est jetée sur nous comme sur une proie, et le désespoir est venu : une tombe s'est creusée sur mon fils ; et une autre va s'ouvrir sur ma fille !

Madame de Manoise, en parlant ainsi, avait le pressentiment du nouveau malheur qui ne devait pas tarder à la frapper.

Quinze jours plus tard, la jeune fille devint si faible que, ne pouvant plus se tenir debout, ni même assise, elle fut forcée de garder le lit.

Interrogé de nouveau, le médecin secoua tristement la tête.

La baronne comprit qu'il n'y avait plus d'espoir, que sa fille était condamnée.

Moins de deux mois après la mort de son frère, Elisabeth-Jeanne de Manoise était conduite à son tour, au cimetière du Père-Lachaise.

.....

Andréa avait appris la mort d'Henri de Manoise par le marquis de Soubreuil et ensuite par les journaux qu'elle lut avidement. Nous devons dire que le bruit retentissant fait autour de son nom, à la suite de cette malheureuse affaire, lui fut extrêmement désagréable. Pendant quinze jours, elle s'en montra très affectée. Mais peu à peu sa contrariété et son agitation se calmèrent. Au bout d'un mois, elle ne pensait déjà plus qu'on s'était beaucoup trop occupé d'elle. Et si elle songeait encore à la triste fin du baron de Manoise, cela lui faisait l'effet d'un mauvais rêve qu'il fallait absolument oublier.

Andréa n'était pas femme à s'apitoyer longtemps sur les malheurs d'autrui. Il fallait beaucoup pour l'émouvoir, et rien ne pouvait la décourager ou l'abattre. Elle ne voyait que le chemin ouvert devant elle, et, au bout, le but qu'elle voulait atteindre. Son audace restait à la hauteur de son insatiable ambition, et plus que jamais elle croyait marcher vers l'avenir attendu, merveilleux et éblouissant.

Toutefois, après le scandale qu'elle venait de causer, elle comprit qu'elle devait se faire oublier autant que possible et rester éloignée de Paris pendant un an ou deux. D'ailleurs, elle sentait qu'elle ne trouverait point en France la réalisation de son rêve magnifique. Elle désirait voyager, courir le monde.

Une voix secrète lui disait :

— Il faut voir l'Italie, visiter l'Allemagne, aller en Autriche, en Russie.

Or, quand le marquis de Soubreuil lui proposa de la ramener à Paris, où il avait l'intention de lui acheter un hôtel, elle lui répondit que, pour le moment, elle se trouvait très bien à Etretat ; que Paris, maintenant, l'effrayait un peu ; enfin, qu'elle n'avait pris aucune décision et qu'elle réfléchirait.

L'affaire du duel allait être jugée. Le marquis dut la laisser seule à Etretat, pour se rendre à

Paris et comparaître devant ses juges. Ceux-ci sont toujours très indulgents dans ces sortes d'affaires, même quand la rencontre est suivie de la mort d'un des deux adversaires.

Le marquis fut condamné à quinze jours de prison, et les témoins chacun à cinq jours de la même peine.

M. de Soubreuil, tenait à purger immédiatement sa condamnation, se constitua prisonnier.

Pendant ces quinze jours, Andréa, seule dans sa retraite, eut le temps de réfléchir au parti qu'elle devait prendre.

Le marquis revint. On allait entrer dans la saison des bains de mer. On voyait déjà beaucoup de monde sur la plage d'Etretat ?

M. de Soubreuil dit à Andréa :

— Est-ce qu'il vous est agréable de passer ici tout l'été ? Je dois vous prévenir que dans quelques jours, cette petite maison, si bien cachée dans les arbres, ne sera plus pour vous cette retraite mystérieuse que vous avez désiré trouver en vous éloignant de Paris.

— Monsieur le marquis, répondit-elle, nous quitterons Etretat quand vous voudrez.

— Faut-il encore vous parler de Paris ?

— Non, nous verrons plus tard.

— Où voulez-vous aller ?

— Où il vous plaira de me conduire, pourvu que ce ne soit pas en France.

— Désirez-vous voir l'Allemagne ? Nous irons à Bade, à Ems, à Hombourg, trois villes d'eaux où actuellement les étrangers abondent.

— Soit, répondit-elle, allons en Allemagne.

Trois jours après ils quittaient Etretat ; ils arrivèrent à Paris, où le marquis avait des ordres à donner et de l'argent à prendre. Après y être restés vingt-quatre heures, un train rapide de la compagnie de l'Est les emporta vers l'Allemagne.

A Bade, comme à Ems et à Hombourg, comme dans toutes les villes où ils séjournèrent plus ou moins longtemps, Andréa ne fut pas moins remarquée qu'elle ne l'avait été à Paris. Partout et toujours elle excitait au plus haut point la curiosité et l'admiration.

Quatre mois se passèrent ainsi à parcourir l'Allemagne, du grand-duché de Bade jusqu'en Bohême et en Poméranie, en passant par la Bavière, le Wurtemberg et le Hanovre.

— Je crois que nous ne devons pas aller plus loin vers le nord, dit un jour le marquis à Andréa. En Russie, l'hiver n'a rien d'attrayant. L'été prochain nous pourrions voir Saint-Petersbourg. Dans un mois il n'y aura plus de Parisiens hors de Paris ; voulez-vous que nous y retournions ?

— Pas encore.

— Je ne demande qu'à vous être agréable, à vous plaire, vous le savez. Vous n'avez donc qu'à me témoigner votre désir pour que je m'empresse de le satisfaire.

Un sourire le remercia.

— Je voudrais passer l'hiver en Italie, dit-elle.

— Eh bien ! ma chère Andréa, dans un mois vous y serez installée dans un palais.

Ils revinrent vers le midi en traversant l'Autriche et entrèrent en Italie par le Tyrol. Après être restés quelques jours à Venise, ils se rendirent à Florence.

— Monsieur le marquis, dit Andréa, cette ville aux monuments et aux palais de marbres me plaît ; c'est ici que je désire passer l'hiver.

Pour le jeune homme, ces paroles étaient un ordre.

Dès le lendemain il trouva à louer une magnifique maison, toute meublée, au milieu d'un beau jardin rempli de fleurs, d'arbustes, et ombragé de grands arbres. Il acheta un coupé, deux superbes chevaux du Piémont, et en quatre jours Andréa fut complètement installée. En plus de Louise, qui l'avait suivie dans son voyage, trois domestiques étaient à ses ordres.

Comme le baron de Manoise, le marquis de Soubreuil mettait à sa disposition sa fortune

A Florence, l'existence d'Andréa fut la même qu'à Paris pendant deux ans. On put la voir chaque jour au théâtre et à la promenade. Il y eut chez elle de brillantes réceptions où l'on entendit les artistes favoris de la haute société de Florence. Chaque semaine elle recevait plusieurs invitations

pour assister à des fêtes, dont quelques-unes furent données à son intention.

Enfin, à Florence comme à Paris, comme partout, Andréa était l'étoile resplendissante, et, reine par l'élégance, la distinction et la beauté, elle régnait en souveraine sur la foule de ses admirateurs.

## XX

Le marquis de Soubreuil, généreux et grand en toutes choses, faisait de très fortes dépenses ; car pour nous servir d'une expression familière, l'argent fondait dans les mains d'Andréa.

Vers la fin du mois de février, ayant dépensé les sommes qu'il avait emportées avec lui et épuisé le crédit qu'il s'était fait ouvrir, le marquis fut obligé de se rendre à Paris afin de se créer de nouvelles ressources.

En moins de huit mois, le jeune homme avait absorbé environ deux cent mille francs, dont presque la moitié était prise sur le capital ou par anticipation sur les revenus de l'année suivante. De son côté, Andréa avait aussi dépensé une soixantaine de mille francs, produit de la vente de son mobilier de la rue Pasquier, opérée par le soins d'un homme d'affaires.

Le marquis revint à Florence après une absence de huit jours.

Etant entré dans la maison, il fut très étonné de ne rencontrer aucun domestique. Il éprouva une sensation douloureuse.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? se demanda-t-il.

Il pénétra successivement dans toutes les pièces. Personne. L'habitation était silencieuse et déserte, au rez-de-chaussée comme au premier étage.

— Mais que s'est-il donc passé ici en mon absence ? s'écria-t-il.

Il ne voulait pas deviner, il cherchait à ne pas comprendre et à repousser la réalité. Mais il était devenu très pâle et il lui semblait qu'un poids énorme pesait sur sa poitrine.

Il descendit dans la cour, très agité. Il vit la voiture d'Andréa sous la remise et les deux chevaux dans l'écurie. Les deux animaux hennirent en l'apercevant. Ils avaient du foin devant eux, et sous leurs pieds une litière fraîche. Ceci indiquait que quelqu'un prenait soin d'eux.

Toujours sous le coup d'une émotion violente, le marquis entra dans le jardin. Il y trouva le jardinier occupé à planter des fleurs sur une plate-bande.

L'Italien interrompit son travail et s'avança vers lui, sa casquette à la main.

— Où est madame ? lui demanda le marquis.

— Partie !

Ce mot frappa le jeune homme comme un coup de poignard. Pourtant il avait pu, déjà, ne conserver aucun doute à ce sujet. Il reprit :

— Où est-elle allée ?

— Je n'en sais rien, répondit le jardinier.

— Depuis quand est-elle partie ?

— Il y a cinq jours.

— Et les domestiques, où sont-ils ?

— Ils cherchent une nouvelle place. Avant de s'en aller, madame les a congédiés en leur payant un mois de gages.

— Louise aussi ?

— Mademoiselle Louise est partie avec madame.

— Elles étaient seules ?

— Je ne saurais vous le dire.

— Ainsi, vous ne pouvez pas m'apprendre non plus quelle route elles ont prise ?

— Je ne sais rien, monsieur.

Le marquis était consterné. Il tordait sa mou-

tache avec rage.

— Ah ! fit le jardinier, j'oubliais de dire à monsieur que madame m'a remis une lettre pour lui.

— Une lettre ! s'écria le marquis.

— Oui, monsieur. Cette lettre vous apprendra probablement...

— Voilà ce qu'il fallait me dire tout de suite ; est-elle, cette lettre ? Donnez-la moi vite.

— Elle est dans ma chambre, je vais la chercher.

Il s'éloigna en courant. Il entra dans le salon qui lui servait de logement et reparut presque aussitôt tenant entre ses doigts un pli cacheté. Il revint au marquis, qui s'était dirigé vers le par-

lon, et lui remit la lettre.

— Mon ami, vous pouvez continuer votre travail dit M. de Soubreuil.

Il sortit rapidement du jardin et rentra dans

maison. Il se laissa tomber sur un siège. La main qui tenait la lettre avait des frémissements nerveux. Il hésitait à l'ouvrir, et ses yeux ardents restaient fixés sur l'enveloppe qui portait son nom.

Enfin, au bout d'un instant, il secoua la tête, comme pour se débarrasser de sombres pensées, et déchira l'enveloppe.

Voici ce que lurent ses yeux obscurcis par un nuage :

Monsieur le marquis,

Je quitte Florance ; j'espère que vous m'excuserez de ne pas avoir attendu votre retour ; c'est nous épargner à tous deux un entretien pénible.

Ne vous ayant point promis de vous aimer, je ne vous ai ni trompé, ni menti. Vous vous rappellerez aussi que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour vous détourner de m'aimer. Je prévoyais alors que je ne pourrais répondre à votre amour. Malgré vos efforts et les miens même, mon cœur est resté fermé, et la fleur en question attend toujours son éclosion.

Depuis quelque temps la vie m'était devenue insupportable, et je cherchais vainement l'oubli dans l'étourdissement et l'enivrement des fêtes.

Toujours je vois devant mes yeux votre ami Henri étendu sans vie sur le sol, la poitrine percée d'une balle, et votre main rouge de sang.

Je fuis, espérant échapper à cette affreuse vision, à cet épouvantable cauchemar.

Monsieur le marquis, c'est le sang répandu du baron de Manoise qui nous sépare et élève entre nous une barrière infranchissable.

ANDRÉA.

Le jeune homme resta un instant immobile, comme pétrifié, ayant toujours les yeux fixés sur ces lignes terribles qu'il venait de lire et que la main d'Andréa avait tracées.

Soudain, il poussa une exclamation rauque et bondit sur ses jambes. Un éclair de fureur traversa son regard. Il froissait la lettre entre ses doigts crispés.

— Oh ! la misérable ! murmura-t-il en arpentant le salon à grands pas. Oh ! l'indigne créature ; elle n'a ni cœur, ni âme ! Elle se fait un jeu de l'amour le plus sincère, elle raille la générosité, le dévouement, elle foule sous ses pieds tous les meilleurs sentiments de l'homme, et l'homme lui-même n'est pour elle qu'un pantin, qu'un jouet, dont elle s'amuse un instant, et qu'elle jette loin d'elle après l'avoir brisé !... Pour elle, la malheureuse, j'ai trahi l'amitié ; elle a armé mon bras, m'a fait commettre un meurtre, et voilà, voilà ce qu'elle ose m'écrire !...

— Ah ! ah ! ah ! continua-t-il avec un rire nerveux, elle veut échapper au remords et elle me le laisse à moi, elle me le laisse tout entier ! J'aurais dû prévoir ce qui m'arrive, oui, j'aurais dû le prévoir : ce qu'elle a fait de l'un, elle devait le faire de l'autre. J'ai mérité d'être traité ainsi !...

Après un moment de silence, il reprit :  
— Comme Henri de Manoise, je vais me mettre à ta recherche, Andréa ; mais si je te retrouve, je ne ferai pas comme lui, je te tuerai !

Mais il se dit que le monde était grand et que, pour avoir quelque chance de retrouver la jeune femme, il fallait qu'il eût au moins quelques indices pouvant le mettre sur ses traces.

Il ne perdit pas un temps précieux à laisser éclater sa colère en plaintes et en imprécations inutiles. Dès le jour même il se mit en quête de renseignements et prit adroitement des informations.

Il ne put découvrir vers quel point de l'hémisphère Andréa s'était dirigée.

En courant à travers l'Italie, la colère du marquis avait eu le temps de se calmer, et, ne se trouvant plus sous l'influence du charme qui rendait Andréa si puissante et en même temps si redoutable, il avait repris possession de lui-même. Sorti de son enivrement, il était comme un homme qui vient de se réveiller après un long sommeil pendant lequel il a fait un rêve horrible.

En retrouvant sa raison il voyait, sans que rien ne pût l'excuser, les malheurs irréparables qu'il avait causés, ses crimes. Alors, pour la première fois, il entendit les reproches accablants que lui faisait sa conscience ; une douleur immense envahit son cœur, et à côté de ses regrets il sentit les affreux déchirements du remords.

Il se jugea plus sévèrement qu'aucun juge n'aurait pu le faire, et, épouvanté, écrasé en présence de l'implacable réalité des faits, il eut honte de lui-même.

Il revoyait Henri de Manoise, son meilleur ami,

tombant mortellement frappé par lui, et aussi Jeanne de Manoise, cette enfant charmante, si douce, si bonne, si aimante, mourant de la mort de son frère, de son amour et de ses illusions perdues.

Le malheureux versa des larmes amères sur ses victimes.

— Ah ! s'écriait-il en se frappant la poitrine, Henri n'avait pas tort lorsqu'il m'appelait misérable et infâme ; oui, je suis un misérable, un infâme, un lâche !... J'ai jeté dans la tombe deux innocents et mis pour toujours la douleur et le désespoir au cœur d'une mère !... Pauvre Henri ! Pauvre Jeanne !...

— Ah ! je me fais horreur ; je suis un maudit, je suis un monstre !

Il revint à Paris.

En le revoyant, Jean, son vieux et fidèle serviteur, éprouva une douloureuse surprise. C'est que son maître avait vieilli de plusieurs années en quelques jours et que son regard et sa physionomie avaient une expression de sombre tristesse qu'il devait garder toujours, comme si c'eût été un masque appliqué sur le visage.

Maxime resta un mois sans sortir de son hôtel, presque constamment enfermé dans sa chambre.

Déjà pris du dégoût de la vie, ne voulant plus vivre, il s'était demandé par quels moyens il pourrait user rapidement son existence et provoquer la mort. Il eut la pensée de se jeter tête baissée et les yeux fermés au milieu de tous les plaisirs, de toutes les folies et de chercher le suicide dans les orgies sans nom, en y engloutissant sa fortune tout entière.

— Alors, se dit-il, si j'arrive à mon dernier louis, parce que la mort ne sera pas venue assez tôt, c'est moi qui irai à elle !

Cependant, sa dignité, sa fierté, le respect du nom qu'il portait, tous les nobles sentiments qui s'étaient réveillés en lui protestèrent contre cette dégradation qu'il voulait s'infliger à lui-même. Il y renonça.

Depuis son retour à Paris, il n'avait vu que deux ou trois de ses meilleurs amis. Il leur avait déclaré qu'il voulait se tenir éloigné du monde et se faire oublier complètement en restant dans sa solitude.

Un jour, sous le prétexte de prendre l'air, il sortit de chez lui à pied. Il gagna les boulevards extérieurs et les suivit jusqu'au cimetière du Père-Lachaise où il entra.

Il arrêta le premier gardien qu'il rencontra.

— Mon ami, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me désigner l'endroit où se trouvent le tombeau du baron Henri de Manoise et celui de mademoiselle Jeanne de Manoise ?

Après avoir réfléchi un instant, le gardien répondit :

— Je me souviens ; veuillez me suivre, monsieur, je vais vous y conduire.

Quand il fut devant le monument de marbre, il se découvrit ; puis mettant deux louis dans la main du garde :

— Je vous remercie, dit-il, et je vous prie d'accepter ce que je vous donne en souvenir de ceux qui reposent sous cette pierre.

L'homme du cimetière s'étant retiré, le marquis de Soubreuil tomba sur ses genoux et se mit à pleurer, la tête cachée dans ses mains et le front appuyé contre le marbre.

Il resta ainsi, pieusement recueilli, pendant une demi-heure. Il se releva, essuya son visage mouillé de larmes et, avant de s'éloigner :

— Au revoir, mes victimes, dit-il d'une voix brisée, au revoir. Je reviendrai souvent pleurer auprès de vous !

C'est quelque temps après cette première visite au tombeau du frère et de la sœur, que l'idée lui vint d'écrire son histoire ou plutôt de confier au papier sa confession. Il éprouvait une satisfaction âpre à raviver constamment toutes ses douleurs, à faire saigner les plaies de son cœur.

Nous savons comment le hasard lui fit rencontrer Maurice Vermont. Craignant de froisser le jeune homme pauvre en lui offrant une aumône, il eut la pensée généreuse de lui faire copier son manuscrit, qui était alors presque terminé, afin de lui faire gagner quelques centaines de francs.

Il était devenu inquiet, mélancolique, taciturne ; il parlait à peine à ses domestiques comme aux rares amis qui venaient le voir de loin en loin.

Bien rarement on voyait un sourire forcé effleurer ses lèvres.

Il se rendait souvent et secrètement au Père-Lachaise. C'était un pèlerinage. Il revenait chaque fois plus triste et plus sombre.

Torturé par le remords, las de souffrir, n'espérant point qu'une mort naturelle viendrait le délivrer, il eut la pensée funeste de s'ôter la vie et s'y arrêta.

Pendant ce temps, que faisait-elle, la femme fatale qui avait causé tous ces malheurs ? Où était Andréa la Charmeuse ?

Nous le dirons à nos lecteurs quand nous la retrouverons à Paris.

XXI

Nous retournons rue Durantin, à Montmartre, et nous rentrons dans la petite chambre de Maurice Vermont, où nous avons laissé les trois jeunes gens, devenus amis après le suicide du marquis de Soubreuil.

Nous les avons quittés au moment où, après avoir lu une sorte d'avant-propos écrit par le marquis, probablement le matin même du jour de sa mort, Maurice commençait la lecture du manuscrit, que Jacques Sarrue et Georges Raynal se disposaient à écouter avec la plus grande attention.

Moins quelques détails, ce que lut Maurice Vermont était exactement le récit des faits que nous venons de raconter.

Nous savons que le marquis de Soubreuil ignorait absolument d'où venait Andréa avant d'arriver à Paris, que rien n'avait pu lui faire deviner qu'elle fût née à Marangue, petit village des Ardennes, et que son véritable nom fût Suzanne Vernier.

Le manuscrit ne désignait donc la jeune fille que sous le nom d'Andréa la Charmeuse, et ne la faisait connaître qu'à partir du jour où la fatalité avait voulu que le marquis lui fût présenté par le baron de Manoise.

Nous ferons remarquer également — ceci étant très important — que le manuscrit ne nommait le prince Ramidoff que par son prénom Alexis.

Mais, dans le cours de son récit, M. de Soubreuil avait consacré une page au portrait d'Andréa. Tracé rapidement et à grands traits, ce portrait n'en était pas moins d'une parfaite ressemblance, et quiconque avait vu une seule fois la jeune fille devait la reconnaître.

Georges Raynal ne pouvait s'y tromper. Déjà, au cimetière, le nom du baron de Manoise l'avait frappé. La lecture de cette page, qui donnait le portrait physique de la jeune femme, ne lui laissa plus aucun doute. Il fut convaincu que celle que le manuscrit désignait sous le nom d'Andréa n'était autre que Suzanne Vernier, la belle jeune fille de Marangue, qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore.

Par un reste de délicatesse d'amoureux, Georges résolut de garder le silence et de ne point instruire ses amis de la découverte qu'il venait de faire.

Une agitation extraordinaire s'était emparée de lui ; Jacques Sarrue et Maurice Vermont s'en aperçurent ; mais ils supposèrent que cette grande émotion du sous-officier était causée par le récit du drame émouvant qu'il écoutait.

Maurice Vermont acheva sa lecture, ferma le manuscrit, qu'il posa sur la table, et regarda ses deux auditeurs.

— C'est épouvantable ! dit le poète.

— Terrifiant ! ajouta Georges.

— Ainsi, reprit Maurice, vous ne regrettez pas le temps que vous avez perdu à écouter la lecture du manuscrit de M. de Soubreuil ?

— Certes non, répondit Sarrue.

— Je m'étais trop vivement intéressé au marquis pour ne pas désirer connaître la cause de son suicide, répondit à son tour Georges Raynal.

— En vérité, reprit Sarrue, cette Andréa, que l'on a si justement surnommée la Charmeuse, est une femme bien étrange et en même temps bien redoutable et bien terrible.

— On peut l'appeler aussi une femme fatale, dit Maurice.

— Oui, fatale, répéta George.

— Maintenant, Jacques, reprit Maurice, que me conseillez-vous au sujet du manuscrit ?

— Ce que je vous conseille, fit le poète, que voulez-vous dire ?

— Je veux vous demander, Jacques, si je dois publier ou non le manuscrit.

— Non, Maurice, vous ne le devez pas, répondit vivement Sarrue.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait une mauvaise action, Maurice ; parce que vous ne devez pas songer au bénéfice quelconque que vous rapporterait un scandale public.

— Jacques, vous êtes un véritable puritain ; vous savez que je puis faire du manuscrit l'usage qu'il me plaira ; le marquis de Soubreuil me laisse le droit de le publier.

— Je ne dis pas le contraire, mon cher Maurice ; mais quand M. de Soubreuil vous a envoyé son manuscrit qui renferme—et j'appuie sur les mots—sa confession, ses pensées intimes, il se trouvait dans un grand trouble d'esprit et n'était certainement plus en état de réfléchir.

— Mais songez-y donc, Maurice, la mort du baron de Manoise et de mademoiselle Jeanne de Manoise date d'un an et celle du marquis est d'hier. Et vous ne vous croiriez pas répréhensible en livrant à la publicité les détails intimes que contient ce manuscrit !... D'ailleurs, Maurice, la baronne de Manoise existe encore et Andréa aussi existe. Et puis je trouve qu'il est mauvais, quand on peut ne pas le faire, d'étaler sous les yeux du public les plaies de la famille ou nos infirmités sociales.

— Si le manuscrit du marquis de Soubreuil est un jour imprimé, que ce soit dans quarante ou cinquante ans, alors que les noms de Soubreuil et de Manoise, de mêmes que ces terribles événements, seront complètement oubliés. En attendant, Maurice, conservez tel qu'il est l'héritage du marquis et gardez-le précieusement sous clef dans un tiroir."

Maurice paraissait contrarié.

— Si je ne me trompe, reprit Sarrue, mes paroles ne vous ont pas convaincu, et vous n'êtes point de mon avis.

— Si, Jacques je sens bien que vous avez raison ; mais j'avais cru, j'avais pensé...

— Quoi ?

— Que la volonté de M. de Soubreuil était que le manuscrit fût publié.

— Dans tous les cas, cette volonté n'est pas formellement exprimée.

— C'est vrai, dit Georges Raynal.

— On pourrait supprimer les noms propres et les remplacer par des X, des A, ou des étoiles, répliqua Maurice, qui tenait à son idée.

— Oui, sans doute, fit le poète ; mais, au lendemain du suicide du marquis, vos étoiles seraient transparentes et tout le monde lirait les noms que vous croiriez avoir cachés. Je vous le répète, Maurice, ce serait faire un bruit inconvenant autour de ces trois malheureuses victimes qui reposent au cimetière du Père-Lachaise. Croyez-moi, il faut laisser dormir les morts.

— Et puis savez-vous si vous ne mécontenteriez pas les parents et les amis de M. de Soubreuil ? Savez-vous si ce ne serait pas pour madame la baronne de Manoise, si cruellement frappée, une nouvelle et grande douleur ? Ce sont là d'autres considérations dont vous devez tenir compte.

— Assurément, retranché derrière le manuscrit, vous n'auriez à craindre aucune querelle : mais dépositaire d'un secret aussi important, les honnêtes gens vous blâmeraient de l'avoir révélé."

— Je me rends à vos raisons, Jacques ; mais Andréa existe toujours, et il faut renoncer à la satisfaction de la faire connaître, de la montrer telle qu'elle est ; enfin, de lui arracher son masque.

— Je comprends, répondit Sarrue, vous auriez voulu vous faire le justicier de cette femme ?

— Peut-être.

— Andréa ne restera pas impunie, dit Georges ; si elle échappe à votre justice, elle rencontrera sans doute d'autres vengeurs. Dans tous les cas, Dieu est là ; il lui infligera le châtement qu'elle a mérité.

— En attendant, elle peut faire encore des victimes, répondit Maurice.

Depuis un instant, le poète réfléchissait.

— Savez-vous, Maurice, dit-il, comment, un peu plus tard, dans quelques années, je voudrais que le manuscrit du marquis fût publié ?

— Non, mais dites-le-nous.

— Eh bien, je voudrais—en changeant les noms, bien entendu même celui d'Andréa—qu'il fût

encadré au milieu de beaucoup d'autres faits s'y rattachant plus ou moins directement, et qu'il devint ainsi le principal épisode d'un récit mouvementé, plein d'intérêt dont la Charmeuse serait l'héroïne. Alors, l'histoire ou la partie réelle de l'ouvrage formerait un tout avec la partie laissée à l'imagination et vous auriez ainsi un véritable roman de mœurs.

— Ah ! mais, voilà une excellente idée ? s'écria Maurice.

— Elle vous plaît, n'est-ce pas !

— Elle me plaît, et je l'adopte.

— Vous sentez-vous capable de la mettre à exécution ?

— Oui, si vous m'aidez, Jacques.

— Nous verrons ; nous reparlerons de cela au moment opportun, dans deux ou trois ans. D'ici là, nous saurons peut-être ce qu'est devenue Andréa ; c'est la Charmeuse elle-même qui doit nous le dénoûment de notre action, de notre drame.

— Oui, c'est cela, il faut que nous sachions ce qu'Andréa est devenue. Croyez-vous, Jacques, qu'elle osera revenir à Paris ?

— Pourquoi pas ?

— Après les malheurs qu'elle a causés ?

— Ceux qu'elle pouvait craindre ne sont plus. Elle reviendra, Maurice, soyez-en sûr. Seulement, d'abord, il est possible qu'elle reparaisse à Paris sous un autre nom.

— Dans ce cas, Jacques, comment pourrions-nous la reconnaître, nous, qui ne l'avons jamais vue ?

— Comment ? Nous la reconnaitrons à ses exploits, Maurice. En attendant, mon ami, vous allez enfermer ce manuscrit dans un tiroir, comme je vous l'ai dit, et vous ne confierez à personne, vous entendez bien, Maurice, à personne, possédez ce précieux document, pas plus que vous ne parlerez de ce qu'il contient.

— C'est dit, Jacques ; je vous promets de garder le silence.

— C'est le sujet entier de notre grand roman, fit le poète en souriant ; donc, il ne faut pas nous le laisser chiper.

Maurice enveloppa le manuscrit dans la moitié d'un journal et le serra au fond d'un tiroir.

Messieurs, dit Georges Raynal, il est déjà six heures.

— Est-ce que nous ne passons pas ensemble le reste de la soirée ? demanda Maurice. Mon intention était de vous offrir à dîner ; il y a au coin de la rue un excellent restaurant.

— Je regrette de ne pouvoir accepter, répondit Georges ; mais il faut qu'à huit heures précises je sois rentré au quartier.

— Mon cher Maurice, dit Sarrue, une autre fois, Georges et moi, nous accepterons votre invitation. Avant de nous séparer ce soir, il faut que nous désignons un jour de la semaine où nous pourrions nous rencontrer dans un café au centre de la ville.

— Messieurs, reprit Georges, c'est aujourd'hui samedi ; si vous le voulez bien, nous nous verrons mardi prochain, à cinq heures, au grand café Parisien. Comme cela, j'aurai le plaisir de vous voir et de vous serrer la main avant mon départ.

— Votre départ ?

— Oui. Ce matin même le commandant du bataillon m'a annoncé que j'étais nommé sous-lieutenant au 44<sup>e</sup> de la ligne. Je partirai probablement mercredi matin pour aller rejoindre mon régiment, qui se trouve actuellement à Montpellier.

— Mon cher Georges, dit le poète en lui tendant la main, recevez mes sincères félicitations.

— Et les miennes, ajouta Maurice, mettant aussi sa main dans celle de Georges.

— Alors, c'est convenu, reprit celui-ci, à mardi.

— Oui, à mardi.

— Il n'est que six heures, fit remarquer Sarrue, si cela ne vous déplaît pas, Georges, nous allons vous accompagner un bout de chemin, Maurice et moi. Nous avons tous trois besoin de prendre l'air.

— Mon cher Sarrue, répondit Georges, votre proposition m'est infiniment agréable.

— Pendant longtemps peut-être, vous allez être loin de nous, reprit le poète, s'adressant à Georges. Je ne vous oublierai pas pour cela, et je vous écrirai souvent.

— Enfin, il faut espérer que votre régiment se

rapprochera de Paris et même qu'il y viendra. En attendant cela, continua Sarrue, je voudrais que nous fissions ici la promesse solennelle de rester toujours unis par l'amitié et d'être prêts au premier appel de celui d'entre nous qui se trouverait menacé d'un danger quelconque.

Jacques Sarrue allongea le bras et dit : — Nous jurons donc de rester fidèles à notre amitié !

Georges Raynal et Maurice Vermont tendirent le bras et répondirent :

— Nous le jurons !  
Après ce serment ils s'embrassèrent tous les trois et sortirent de la chambre.

## XXII

Racontons, maintenant, l'arrivée de Georgette à Paris.

Elle descendit du wagon de troisième classe, où elle avait pris place, ayant son petit paquet de hardes sous le bras. Un coup de craie de l'employé de l'octroi lui ouvrit le passage.

La voilà dans la cour de la gare de l'Est. En présence du mouvement des facteurs et des voitures, en entendant cinquante voix qui appelaient en même temps les numéros de ces dernières, Georgette se trouva un moment interdite, ahurie. Elle regarda à droite et à gauche, en se demandant :

— Où vais-je aller ?

Mais elle savait que, même dans les Ardennes, quand un voyageur égaré cherche le chemin qu'il doit prendre on s'empresse de le lui indiquer.

Elle s'éloigna un peu, pour ne pas être bousculée par les voyageurs ou les employés, et ses yeux se mirent à interroger la physionomie des gens qui allaient et venaient sur le trottoir.

Au bout d'un instant, elle distingua plus particulièrement un homme déjà âgé, ayant la barbe et les cheveux blancs. Elle surmonta sa timidité, et s'approchant de lui.

— Monsieur, dit-elle, je vous serais bien obligée de m'indiquer la demeure de M. le baron Henri de Manoise.

Le vieillard laissa tomber ses yeux sur elle, comprit qu'il avait affaire à une enfant naïve, débarquant de sa province, et se mit à sourire.

— Ma chère petite, répondit-il avec bienveillance, Paris est une grande ville, et bien que j'y connaisse beaucoup de gens, je ne puis vous donner le renseignement que vous me demandez. Du reste, vous pourriez passer ainsi plusieurs jours à interroger inutilement des milliers de personnes.

— Mon Dieu, fit Georgette avec effroi, que vais-je devenir ? Que vais-je faire ?

— Vous n'avez donc pas l'adresse de ce monsieur que vous appelez le baron de Manoise.

— Hélas ! non.

— Je comprends ; vous avez supposé que c'était à Paris comme au village où tout le monde se connaît.

— Pas précisément, monsieur, mais je croyais...

— Qu'un baron doit être connu ? Assurément, moi, mais dans le monde où il vit. Je ne suis, moi, qu'un commerçant de ce quartier, et je ne connais pas les nobles personnages du faubourg Saint-Germain.

— Monsieur, reprit Georgette, des larmes dans les yeux, puisque vous semblez avoir pitié de mon ignorance, soyez assez bon pour me donner un conseil.

— C'est chez M. le baron de Manoise que vous voulez aller directement ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, suivez-moi, nous allons tâcher de savoir où il demeure.

Georgette suivit l'honnête commerçant, et ils entrèrent ensemble dans le restaurant en face de la gare.

Ayant fait asseoir la jeune fille, le vieillard alla parler à un garçon de l'établissement, et un instant après, Georgette, qui suivait tous ses mouvements, le vit feuilleter un livre énorme. Il le referma bientôt et revint près d'elle le visage souriant.

— Venez, lui dit-il.